

GEO COLLECTION

LE MONDE VU PAR LES GRANDS PHOTOGRAPHES

DÉCEMBRE 2017 - FÉVRIER 2018

Voyages en NOIR & blanc

100 PHOTOS QUI RACONTENT
LE MONDE D'AUJOURD'HUI

L'ACTU L'ÎLE AUX YEUX ÉTEINTS - À LIRE, À VOIR - LE COUP DE CŒUR



BEL 14,50 € - CH 21 CHF - CAN 20,99 CAD - D 15,50 € - GB 14,50 € - IRL 14,50 € - JPN 14,50 € - LUX 14,50 € - MAR 13,90 € - MEX 13,90 € - NOR 14,50 € - PRT 14,50 € - RUS 14,50 € - SWE 14,50 € - SWI 14,50 € - TUR 14,50 € - UK 14,50 € - USA 14,50 € - VIE 14,50 €



LE FUTUR PEUT-IL DÉJÀ ÊTRE TENDANCE ?



ESSAYEZ-LA, VOUS COMPRENDREZ.
NOUVELLE BMW i3 100 % ÉLECTRIQUE.

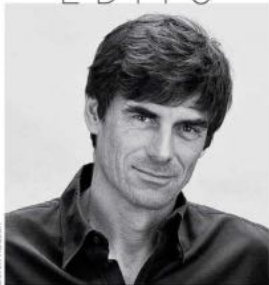
Consommations en cycle mixte de la Nouvelle BMW i3 : 0 l/100 km. CO₂ : 0 g/km.

BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-Le Bretonneux.



Le plaisir
de conduire





David Hudson

UNE DANSE AVEC

Bien sûr, je pourrais évoquer l'odeur du révélateur, encore dans ma mémoire, lorsque, adolescent, je plongeais mes négatifs dans un bac plastique rouge pour voir apparaître le noir et le blanc dans un fondu enchaîné flottant. Puis le bac jaune avec le fixateur. Puis le mal de tête, car ces produits n'étaient pas vraiment bio. Enfin, à la fin, le petit coup d'œil sur les photos ratées que je laissais parfois suspendues sur les cordes à linge.

Bien sûr, je pourrais vous raconter la première belle image en noir et blanc, encadrée, la première de ma collection. Une procession de la Nativité, dans la neige de la *puszta*. D'un photographe hongrois, Péter Korniss, né en Transylvanie. Et qui a, en ce moment, les honneurs de la Galerie nationale à Budapest.

Mais non. Ce serait faire résonner la fausse corde de la nostalgie. Induire l'idée que la passion du noir et blanc est une toquade du passé. Montrer, encore et encore, Cartier-Bresson. Doisneau. Willy Ronis. Man Ray. Irving Penn. Capa. Les icônes d'hier. Assez, pour cette fois. Au commencement de ce recueil, il y a l'envie inverse. Montrer que les photographes contemporains continuent d'explorer les mille nuances du noir et blanc, par choix. Les yeux d'un alligator qui affleurent à la surface d'un marais des Everglades. Un enfant qui trie les déchets de nos ordinateurs dans la décharge d'une ville indienne. Un paysage d'Islande, où l'on dirait que la couleur s'est déguisée dans tous les gris. Une branche de cerisier japonais qui traverse le cadre comme sur une estampe. Le noir et blanc est utilisé aujourd'hui, il est publié, revendiqué. A une époque où il suffit d'activer une option de son téléphone ou de son appareil pour convertir une image couleur en noir et blanc, des photographes choisissent de se confronter à la rigueur qu'exigent les jeux d'ombre et de lumière, la danse des lignes claires et sombres. Cherchent la maîtrise des contraires, l'équilibre des extrêmes. D'un côté, la lumière blanche, somme de toutes les couleurs ; de l'autre la noire, absence de toute couleur ; et cette alchimie toujours, l'une qui a besoin de l'autre pour se révéler. Il y a de la révolte aussi dans cette quête. Une saturation devant la fuite en avant de l'image high-tech, HD, 360°, l'indigestion de couleurs sur nos écrans. Et la recherche de l'antidote, jusqu'à un jansénisme de l'image. Non, le noir et blanc n'est pas un retour artificiel du passé dans le présent. Il est une émotion actuelle. De celles dont Edouard Boubat, grand maître de la question, disait qu'il en surgit un présent éternel.

ÉRIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

L'OMBRE ET LA LUMIÈRE



*Mountain Tree, Chungcheongbukdo, Corée du Sud, 2011,
par l'Anglais Michael Kenna, photographe de paysages.*

SOMMAIRE

PANORAMA

page 8

UN OUTIL POUR EXPRIMER
LA SUBLIMITÉ ET LES ÉMOTIONS
PAR CHRISTIAN CAUJOLLE

page 24

CARNET DE ROUTE

SUR LES TRACES
DES INCAS

page 26

UN MONDE À PART

DANS LE DÉDALE
DES EVERGLADES

page 40

COMME HIER

DANS UN JAPON
INTEMPOREL

page 52

ENQUÊTE CHOC

NOS ORDINATEURS
SEMENT LA MORT

page 62

L'HISTOIRE EN MARCHÉ

ÊTRE PYGMÉE
AUJOURD'HUI

page 76

TROMPE-L'ŒIL

TOUS LES GRIS SONT
DANS LA NATURE

page 92

RETOUR AUX SOURCES

UN PAYS BALAFRÉ
DANS L'OBJECTIF

page 102

BEAUTÉ NATURE

DES ANIMAUX
EN MAJESTÉ

page 114

L'ACTU DE LA PHOTOGRAPHIE

128 SUR L'ÎLE AUX YEUX ÉTEINTS

Certains habitants de Pingelap, un atoll de Micronésie, souffrent d'un mal rarissime : ils sont aveugles aux couleurs.

140 À LIRE, À VOIR

Paysages français à la BnF, *Quand l'Afrique s'éclairera* à la MEP, et un livre sur la photoreporter Camille Lepage.

144 LE COUP DE CŒUR DE GEO

Une image récente choisie par la rédaction : *Pêcheurs des glaces* par le photographe kirghiz Aleksey Kondratyev.



En couverture, Islande, Josef Hoffehner
 Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : M. Black / Magnum ; S. Liste / REA ; H. et H.-J. Koch ;
 E. Kennedy Brown ; S. Greene / Noor ; T. Seguin ; T. Jacobi ; S. Vanfleteren / REA ; L. Gayola / Naturagency

Cet immense chantier naval à Chittagong, au Bangladesh, est spécialisé dans la démolition de navires. «Répugnant, hostile, ce lieu, c'est l'enfer, se souvient le photographe britannique David Yarrow. Et il est strictement interdit aux visiteurs. C'est dans un bateau de pêche, puis en pataugeant dans la boue que j'ai pu m'y glisser. Tout en évitant les morceaux de ferraille que les ouvriers jettent sur ceux qui s'approchent.»







Ce David de Michel-Ange surplombe de ses 4,34 mètres ces visiteuses médusées du musée Pouchkine de Moscou. Afin d'augmenter l'effet de gigantisme, le photographe russe Emil Gataullin s'est posté dans l'escalier principal et a cadré en plongée. Cette statue est en fait une réplique. L'original, sculpté entre 1501 et 1504 dans un bloc de marbre de Carrare, est exposé à la Galerie de l'Académie à Florence, en Italie.





Pour son projet *Géographie de la pauvreté*, l'Américain Matt Black a parcouru quarante-quatre États des États-Unis. Ci-dessus, le village d'Allensworth (Californie), en 2014. Là, 54 % des 471 habitants vivent sous le seuil de pauvreté.



Ici, Matt Black a saisi un passant dans le centre de Philadelphie, en Pennsylvanie. Cette ville est la plus pauvre des grandes métropoles américaines, avec, d'après les derniers chiffres officiels, 25,7 % de son million et demi d'habitants sous le seuil de pauvreté.



Ce champignon n'est pas atomique, mais il a quelque chose d'hallucinogène. C'est près de Bolton, dans le Kansas, que l'Américain Mitch Dobrowner s'est retrouvé face à cet ouragan... à sa plus grande joie ! La passion de ce photographe ? Les phénomènes climatiques, la façon imprévisible qu'a, parfois, la nature de se manifester. Et que Mitch saisis exclusivement en noir et blanc pour accentuer leur effet irréel.



PANORAMA





Non, le photographe
Tatsuo Suzuki n'a pas de
problème d'objectif !
Si le visage de cette jeune
fille semble légèrement
déformé, c'est parce que
celle-ci s'abrite sous un
parapluie transparent.
Depuis 2008, Tatsuo
Suzuki, 52 ans, spécialisé
dans la photo de rue,
arpente sa ville natale de
Tokyo. Son but, explique-
t-il : « Montrer comment
le monde peut être beau,
intéressant, merveilleux
et parfois cruel. »





Cet impeccable saut de l'ange est exécuté par un manchot à jugulaire (*Pygoscelis antarctica*). Avec ses très nombreux congénères, il réside sur un iceberg entre les îles Zavodovski et Visokoi, dans l'archipel des îles Sandwich du Sud. Une image prise en 2009 par le photographe brésilien Sebastião Salgado, et que l'on peut retrouver dans son livre *Genesis* (éd. Taschen, 2013), dont il dit qu'il est sa «lettre d'amour à la planète».



Ce mystérieux cavalier aquatique est un berger islandais, appelé Torkell Mani. Ici à la recherche d'un mouton égaré dans la montagne, afin de le mettre à l'abri pour l'hiver. Ragnar Axelsson a saisi cette inhabituelle chevauchée dans une caldeira de la région du Landmannalaugar. Le photographe a réuni les images de ses rencontres avec une communauté de fermiers dans son livre *Behind the Mountains* (éd. Crymogea, 2013).



PANORAMA



A croire qu'il va se mettre à marcher ! D'ailleurs cette variété de pin s'appelle « arbre aux échasses ». Elle pousse autour de la baie de Pestchanaya sur le lac Baïkal, « la perle de Sibérie ». La Française Anne-Emmanuelle Thion s'y est rendue lorsque le lac se transforme en banquise, par -25°C . « Mon plus grand défi a consisté à résister au froid sur les mains alors que, très vite, mes doigts sont devenus douloureux », se souvient la photographe.



UN OUTIL POUR EXPRIMER

Pourquoi, à l'heure de la couleur omniprésente, des photographes choisissent-ils de

BERNARD PLOSSU



SOUN SAYON



Quatre récits en nuances de gris : Bernard Plossu (*Coronado, Nouveau-Mexique, 1966*), Soum Sayon

C'est une cause entendue : à ses débuts, la photographie était en noir et blanc. Tout simplement parce que l'image, dite argentique, est le résultat, après la complexe mise en œuvre combinée de la physique optique et de la chimie, de l'oxydation des grains d'argent, qui noircissent. On pourrait d'ailleurs discuter ce point de vue, tant les daguerréotypes des tout débuts, qu'il faut incliner pour en discerner les détails parce qu'ils demandent à la lumière de piéger l'image sur une fine feuille d'argent, offrent des subtilités de couleurs moirées recueillant les variations de gris. Mais c'est en noir et blanc, parce que la technique ne permettait pas encore de restituer les couleurs, que s'est développée une technique singulière de représentation du réel qui a, peu à peu, constitué l'archive visuelle du XX^e siècle et fondé une culture commune. Preuve qu'il s'agissait là d'une frustration, dès les débuts de ces images fixes qui se voulaient « fideles » et précises, on les coloria manuellement parce que l'homme voulait que l'image soit aussi proche que possible du monde qu'il voyait en couleur.

Aujourd'hui, alors que tout un chacun, dès lors qu'il est détenteur d'un Smartphone, peut se prendre pour un photographe, l'image est, spontanément, car c'est ce qu'elle offre « naturellement » l'appareil, en couleur. Historiquement, les amateurs, qui sont ceux qui donnent le ton à la pratique de l'image, ont opéré en couleur, entre autres pour leurs souvenirs de famille. Ils se différenciaient ainsi d'une partie des professionnels. Ces photographes, largement soutenus par la presse qui utilisait leurs images

à une époque où elle ne savait pas imprimer en quadrichromie, développaient des « histoires » en noir et blanc pour conter le monde, ses beautés et ses soubresauts.

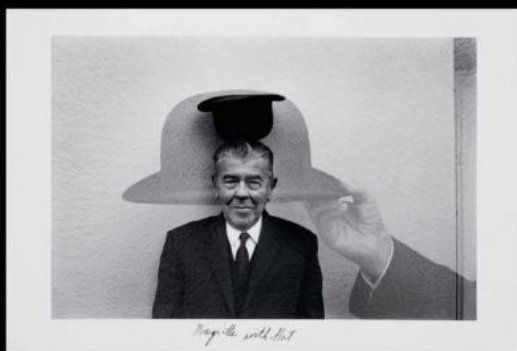
À la fin des années 1910, à Londres, Berlin et Paris, des hebdomadaires à gros tirages, dont la reproduction des photographies fit le succès, imposèrent des points de vue paradoxaux : ils étaient le fait d'individus, donc subjectifs, et, en même temps, quoiqu'en noir et blanc, ils s'affirmaient comme bien plus réalistes que les illustrations et dessins qu'ils avaient remplacés. Les paysages, la beauté de la nature, l'architecture et les monuments, les portraits et les coutumes, les témoignages sur la guerre, les enquêtes sociologiques et les tentatives de se rapprocher des beaux-arts et de singer la peinture, tout cela était en noir et blanc. Plus précisément en déclinaisons et vibrations de gris, en étagement de contrastes, en approches sensibles de la lumière et de ses variations qui modulaient l'univers. Dans ces domaines, des genres se constituèrent, qui ont largement fondé la façon de voir contemporaine qui en reste l'héritière. Les témoignages engagés, les restitutions de faits qui devenaient histoire ne savaient s'inscrire que dans la déclinaison de plus en plus savante de tonalités argentiques passant du noir profond au blanc le plus pur. C'est ainsi que des noms de photographes s'imposèrent, d'un Henri Cartier-Bresson ou un Robert Capa dans le domaine de la documentation à un Man Ray, par exemple, dans la recherche plastique, et qu'ils trouvèrent peu à peu leur place dans le champ des arts visuels.

Mais qu'en est-il aujourd'hui, alors que l'imagerie numérique et la couleur omniprésente ont changé la situation, la pratique et la perception des images fixes ? Comment se fait-il que certains pratiquent encore le noir et

LA SUBTILITÉ ET LES ÉMOTIONS

travailler en noir et blanc ? L'analyse d'une «mémoire» du métier, Christian Caujolle.

MICHAEL ACKERMAN



DUANE MICHALS

(The Portraits of Construction Workers, 2014), Michael Ackerman (Smoke, 1997-1998) et Duane Michals (Magritte with Hat, 1965).

blanc ? Que signifie leur choix, qui peut, a priori, sembler archaïque ? La première réponse désigne une volonté, forte, de se différencier des «faiseurs d'image» qui peuplent la planète, et de s'affirmer comme «photographe». Un exemple troublant est donné par le jeune Cambodgien Soun Sayon, ingénieur civil qui travaille avec des architectes sur les nombreux chantiers d'un pays en plein bouleversement. Il photographie, en négatif Polaroid, les ouvriers qu'il côtoie chaque jour et il affirme que c'est par amour pour la «vraie photographie». Il faut noter que, depuis plus de dix ans, il est impossible – sauf à préparer soi-même ses produits comme jadis – de développer et tirer en noir et blanc au Cambodge.

Une incroyable souplesse, qui permet d'éviter le côté trop «réaliste», voire anecdotique de la couleur

Cette volonté de s'affirmer photographe, on la trouve également chez certains professionnels. Et, chez beaucoup, le choix de la technique de traitement, du type d'appareil au choix de la pellicule ou du numérique est un choix réfléchi, mûri, qui prend un sens. Finie cette époque – des années 1970, voire 1980 – où les photo-journalistes changeaient leur rouleau noir et blanc pour un rouleau couleur en espérant obtenir une parution en couverture ou en double page, mais ne modifiaient en rien leur cadrage ou leur composition.

Décider de travailler en noir et blanc c'est vouloir s'inscrire dans une histoire de la photographie, dans une culture du regard. Ce choix est aussi celui d'une abstraction plus grande, d'une prise de distance plus radicale, de compositions qui, là aussi par tradition, en appellent à la géométrie, aux lignes, à la façon dont la lumière les souligne et les crée. Mais comme la photographie est

paradoxe, comme elle est un outil d'une incroyable souplesse dont on continue à découvrir les subtilités, le noir et blanc, souvent dans des tonalités grises, est aussi un excellent moyen d'exprimer les émotions, de noter des réactions. De construire un récit éminemment personnel qui ne sera pas perturbé par ce que l'on peut considérer comme trop «réaliste», voire anecdotique dans l'approche en couleur.

C'est ainsi que le noir et blanc «impressionniste» est devenu l'instrument de prédilection de ceux qui veulent tisser les pages de carnets ou journaux de voyage. Et l'on pense tout naturellement à Bernard Plossu dont l'œuvre est basée sur ces gris nimbés de lumière et d'émotion qui la transforment en récit à la première personne. Mais comment ne pas évoquer, entre 100 autres, le travail de Sebastião Salgado qui sublime les situations par une alliance de réalisme, de composition ferme et de lyrisme, que lui permet l'utilisation très particulière de la lumière dans sa pratique du noir et blanc ? Et comment ne pas songer à Duane Michals inventant des petits contes philosophiques où il met en scène des situations nées de son imagination fertile ? Ou à Michael Ackerman qui projette son univers personnel et intime de Varanasi (Bénarès) à New York et de Pologne à Cuba, et piège les traces du réel qu'il expérimente ?

Ces exemples prouvent que le noir et blanc est d'abord un outil, singulier, qui fait référence à l'histoire du médium, et par cela à la nôtre. Ils montrent aussi qu'il est, selon les mains et les regards qui s'en emparent, capable d'exprimer toute la gamme des sentiments, des points de vue et des émotions. Et reste synonyme de photographie, le plus souvent avec un grand «P».

CHRISTIAN CAUJOLLE



CHRISTIAN CAUJOLLE

Né en 1953, il est le directeur artistique de l'agence VU' qu'il a cofondée en 1986, dans le sillage du quotidien Libération dont il était rédacteur en chef en charge de la photographie. Il est l'auteur de plusieurs monographies, sur Jacques-Henri Lartigue, William Klein, Sebastião Salgado...

CARNET DE ROUTE

SUR LES TRACES DES INCAS

TRENTE ANS APRÈS SON GRAND-PÈRE,
L'ESPAGNOL SEBASTIÁN LISTE A SUIVI,
AU PÉROU, LA PISTE DE CETTE ANCIENNE CIVILISATION,
LE LONG DE CHEMINS SINUANT SUR
LES HAUTEURS DE LA CORDILLÈRE DES ANDES.

PHOTOS **SEBASTIÁN LISTE** TEXTE **JULES PRÉVOST**



Photo: Sébastien Lemaire - H&P - SFA

L'aïeul architecte du photographe
était fasciné par les Incas,
des bâtisseurs de génie qui ont construit
ce temple dont les parois épousent
la forme de la roche. Ce site
du Machu Picchu dédié à l'Apu Kuntur
(le dieu Condor) servait
sans doute aussi de prison.

Dans les Andes, les Incas ont tracé des milliers de kilomètres de chemins toujours praticables, comme ici au Pérou, entre Cachora et Chiquisca.



«PENDANT DEUX SEMAINES, J'AI VÉCU SANS

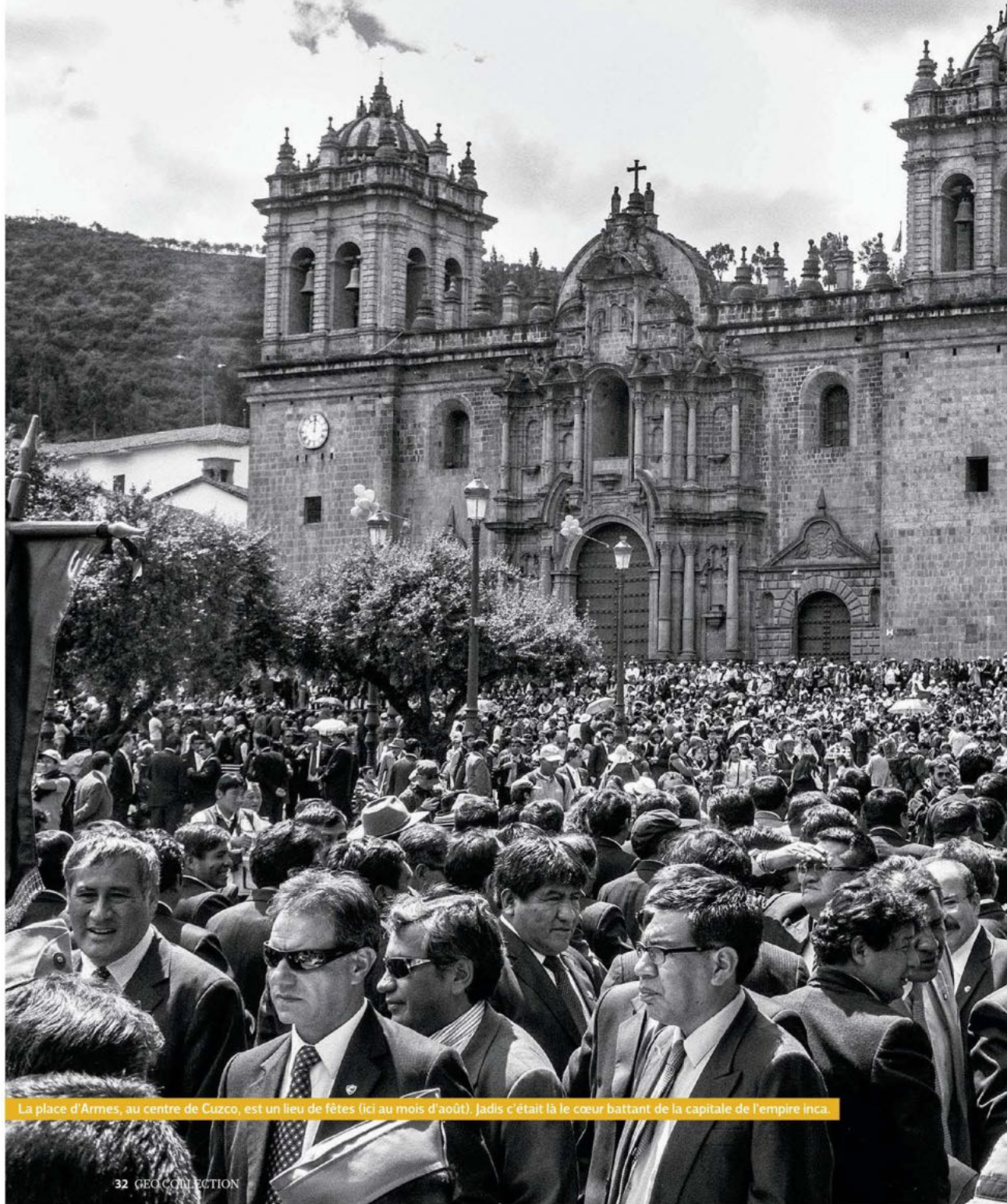


Ces deux muletiers prennent des forces à Cachora, à 50 kilomètres à vol d'oiseau du Machu Picchu. Ils se préparent à voyager pendant plusieurs jours dans les montagnes.

TECHNOLOGIE, ORDINATEUR OU ÉLECTRICITÉ»



Les équipements et les vivres sont solidement harnachés sur les mules. Il est temps de quitter le camp de Maizal, étape sur l'un des chemins incas, pour Yanama, à une dizaine de kilomètres.



La place d'Armes, au centre de Cuzco, est un lieu de fêtes (ici au mois d'août). Jadis c'était là le cœur battant de la capitale de l'empire inca.



IL Y A DEUX PÉROU : CELUI, DES CIMES PAISIBLES



Impressionnante de beauté, la cordillère des Andes l'est aussi de démesure. Plus longue chaîne de montagnes du monde, elle gratte le ciel avec ses sommets sur 7 100 kilomètres.

ET CELUI DES VILLES, DÉBORDANTES DE VIE



Ces jeunes gens costumés festoient dans le centre de Cuzco. La ville compte 430 000 habitants et a attiré, en 2016, trois millions de touristes en partance pour le Machu Picchu.





Des rues désertes, quelques enfants qui jouent... Du village assoupi de Cachora partent les treks en direction des ruines incas de Choquequirao.

Petit-fils d'un architecte espagnol passionné de photographie, Sebastián Liste a décidé de revenir sur les pas d'un aïeul, qui, il y a plus de trente ans, travaillant en Amérique latine, était venu prendre des images du Machu Picchu. Plus qu'un simple reportage, c'est donc un pèlerinage familial qui a conduit Sebastián dans les grandioses paysages de montagne du Pérou, où il a vécu une expérience à la fois physique, mentale et artistique. Et a choisi de travailler en noir et blanc pour faire passer, intacte, l'émotion.

GEO Le séjour de votre grand-père en Amérique latine a eu de l'influence sur vous. Comment s'est-elle manifestée ?
Sebastián Liste Dans les années 1970-1980, il travaillait pour les Nations unies. Cela l'a amené à vivre dans différents pays, notamment au Pérou, où ma mère a fait une partie de ses études. Il était aussi photographe. Je me souviens de ma grand-mère apportant des cartons immenses contenant des images prises par lui, notamment du Machu Picchu. Elles m'ont donné envie d'exercer le métier de photographe.

En 2016, vous avez justement choisi de suivre les chemins incas jusqu'au Machu Picchu. Pourquoi ?
 J'y étais déjà allé l'année précédente. Je réalisais alors un reportage pour GEO sur la route interocéanique qui traverse le Brésil et le Pérou, et le Machu Picchu n'était pas l'objectif du voyage. J'avais donc passé peu de temps sur place et j'y avais fait ce que font les touristes : j'avais pris un train jusqu'à Aguas Calientes, puis un bus jusqu'aux ruines. Une fois là-bas, j'avais trouvé l'endroit si beau que je m'étais promis d'y retourner et d'y rester plus longtemps. Surtout, je voulais atteindre le Machu Picchu en empruntant les chemins incas, le réseau de sentiers jadis utilisé par ce peuple des Andes. Il représente des milliers de kilomètres à travers, entre autres, la Colombie, l'Équateur, le Chili, l'Argentine et, bien sûr, le Pérou. J'ai marché environ deux semaines, en partant de Cachora, une ville située à une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau du Machu Picchu. L'une des premières

étapes était Choquequirao, une ancienne cité inca où quasiment personne ne se rend. Puis j'ai marché dans la nature, au milieu de nulle part, jusqu'au célèbre site archéologique. Et là, je n'ai pas arrêté de me demander comment ce vaste empire avait pu s'écrouler si rapidement à l'arrivée des colons espagnols.

Par rapport aux photographies de votre grand-père, l'endroit a-t-il changé ?
 Les édifices incas sont toujours les mêmes, bien sûr. Et les paysages grandioses de montagne sont toujours aussi époustouflants ! La principale différence est qu'il y a aujourd'hui beaucoup plus de monde que dans les années 1980 [1,4 million de touristes ont visité le Machu Picchu en 2016]. C'est complètement fou ! Les autorités sont d'ailleurs conscientes du danger que représente un nombre trop important de touristes sur le site. C'est pourquoi elles cherchent à en limiter le nombre. L'affluence a compliqué mon travail de photographe : il m'était plus difficile de capter l'essence du lieu. Mais j'ai choisi de prendre ce défi comme un jeu. Et je me suis amusé avec cette contrainte.

Vous vous en êtes imposé une autre : photographier en noir et blanc. Pourquoi ?
 Travailler en noir et blanc n'est pas vraiment contraignant. Au contraire, cela me permet de moins me concentrer sur les aspects techniques, et plus sur les émotions que je veux transmettre, sur les gens que je rencontre, et sur l'expérience que je suis en train de vivre. Je



SEBASTIÁN LISTE | PHOTOGRAPHE

Adeptes des reportages au long cours, cet Espagnol de 32 ans se décrit comme photographe documentaire et sociologue. Passionné par l'Amérique latine, il a travaillé sur les prisons vénézuéliennes, et aussi au Brésil, en particulier dans les favelas. Des projets pour lesquels il a été primé, entre autres, au festival Visa pour l'image en 2012 et au World Press Photo en 2016.

fais aussi des photographies en couleur de temps en temps, mais je préfère la simplicité du noir et blanc. J'en ai fait une sorte de "bonne habitude". Dans le cadre du projet sur le chemin des Incas, c'était aussi une façon de rendre hommage à Martín Chambi, un photographe autochtone du XX^e siècle. Je l'ai découvert il y a environ dix ans alors que j'effectuais des recherches sur l'histoire de la photographie en Amérique latine. Martín Chambi a été le pionnier de la discipline dans les Andes. Il a voyagé, notamment dans les années 1930, pour aller à la rencontre des habitants des



LE NOIR ET BLANC ME PERMET DE ME CONCENTRER SUR CE QUE JE VIS, SUR LES GENS, SUR L'ÉMOTION QUE JE VEUX TRANSMETTRE

petits villages isolés. Il a été témoin de l'exode rural des Indiens des montagnes vers les grandes villes comme Lima. Son travail documentaire est unique parce qu'il est celui de toute une vie. Pour ce voyage, j'ai emporté un de ses livres de photos, qui ne m'a pas quitté.

A l'image de celui de Martín Chambi, votre travail au Pérou avait-il une dimension sociologique ou était-il purement artistique ?

J'ai fait des études de sociologie et d'anthropologie. Je pense que ces domaines peuvent coexister avec une démarche artistique, c'est-à-dire une vision subjective du monde, qui doit néanmoins toujours rester honnête. Dans le travail photographique, cette subjectivité passe par le cadre – que faut-il mettre dedans et que faut-il retirer ? – et le choix, ensuite, de garder telle ou telle image, qui permet de raconter une histoire. Au Pérou, je voulais voir par moi-même quelles étaient les conséquences, plusieurs dizaines d'années plus tard, des déplacements de populations qui ont commencé à l'époque de Martín Chambi. J'ai réalisé qu'il y avait encore des Indiens travaillant dans leur village natal, presque totalement coupés du reste du monde. Cela m'a fasciné.

Qu'est-ce qui vous a le plus impressionné pendant votre voyage ?

Le Machu Picchu, évidemment, qui est prodigieux. Mais ce que je retiens le plus, c'est le trek que j'ai effectué à partir de

Choquequirao. J'ai regardé le soleil se coucher, puis j'ai dormi au milieu des ruines incas. Ce fut l'une des meilleures nuits de toute ma vie. Autour de moi, il y avait des montagnes dont les sommets dépassent parfois les 5 000 mètres. Tout était calme. Ensuite, il a fallu marcher. Et j'ai compris qu'il y a vraiment deux Pérou. Celui de Lima, avec ses huit millions d'habitants, et celui des Andes, où règne la sérénité. J'ai rencontré des personnes qui ont gardé leur propre langue et leur propre culture, dans des villages en pleine nature. Il y a bien quelques touristes qui leur rendent visite, mais si peu que tout semble comme figé dans le temps. Et j'ai croisé de nombreux sites historiques cachés au détour des chemins. À chaque fois, je me demandais comment, il y a plusieurs siècles, les Incas étaient parvenus à réaliser autant de constructions dans des lieux si éloignés de tout.

Vous avez beaucoup travaillé sur la vie dans les favelas ou dans les prisons d'Amérique latine. En quoi ce projet photographique était-il différent ?

C'était beaucoup moins dangereux ! À part tomber dans une crevasse, il y avait peu de risques. En tout cas, le danger ne venait pas des êtres humains, qui étaient très gentils ! Je pouvais aussi prendre mon temps pour respirer, humer ce qui m'entourait. Au cours de ce séjour, je n'ai pas gardé en permanence le doigt sur le déclencheur de mon appareil photo, il y avait des moments de blanc. Le problème de nos jours, c'est que l'on oublie à quel point il est agréable et salutaire de se reconnecter avec la nature. Pendant deux semaines, j'ai vécu sans ordinateur, sans télévision et sans électricité. Les seules technologies à ma disposition étaient mon appareil, mes batteries de rechange et mes cartes SD. Sinon, il n'y avait que moi et la montagne. Et les muletiers bien sûr ! Ce sont eux qui m'ont guidé pendant ce voyage. Ils connaissent parfaitement la région, savent où se trouvent les meilleurs passages, ce qu'il faut manger en altitude pour bien marcher – du quinoa par exemple – et les emplacements des points d'eau. Bien que très difficile mentalement et physiquement, notamment à cause du manque d'oxygène en altitude et des journées entières de marche, du lever au coucher du soleil, ce voyage est à ce jour l'une des meilleures expériences de ma vie. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JULES PRÉVOST



Depuis plus de cinq siècles, elle semble narguer les hauts sommets andins. La citadelle du Machu Picchu est un prodige, quelque 200 bâtiments édifiés loin de tout, à 2 430 m d'altitude.

UN MONDE À PART

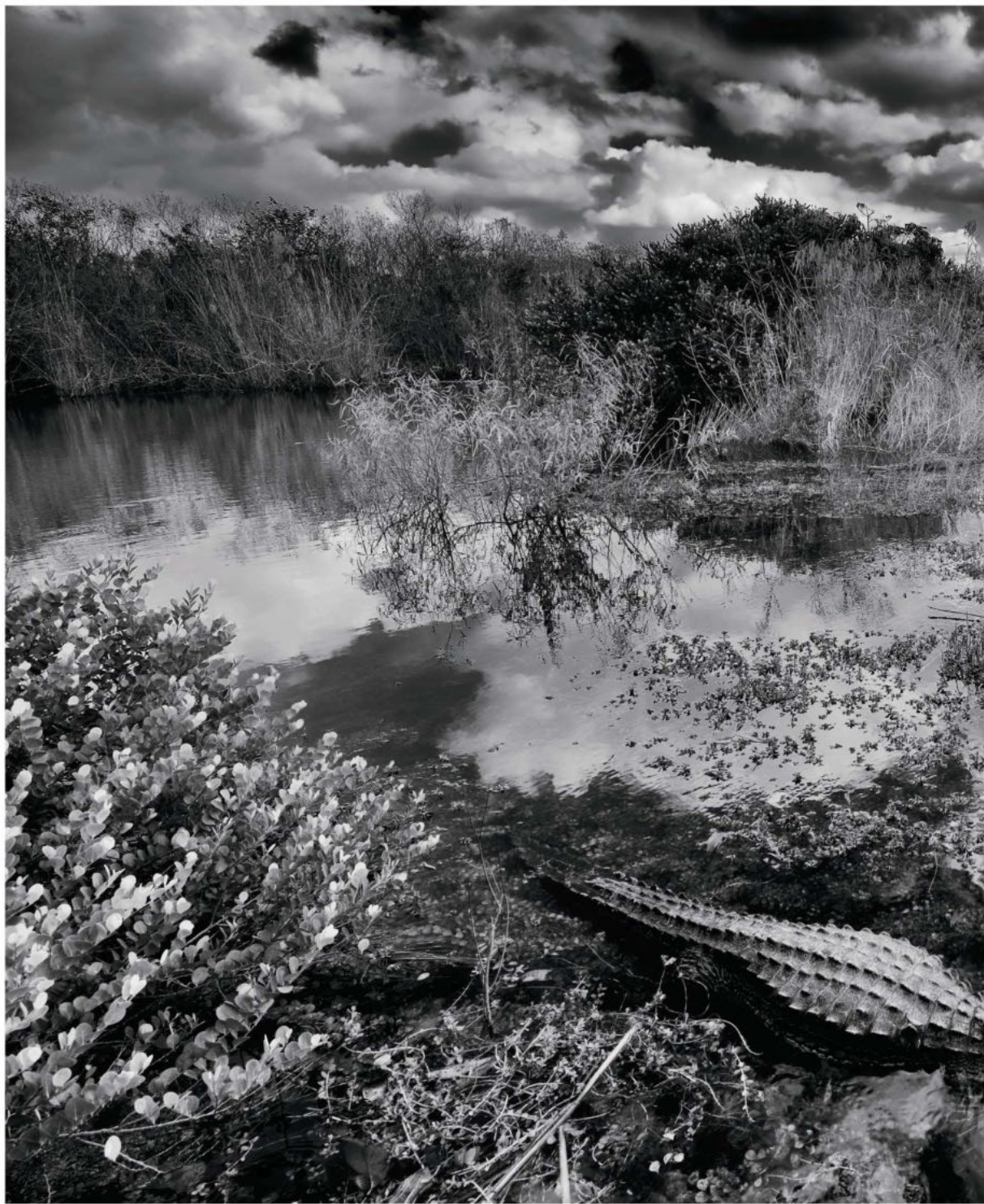
DANS LE DÉDALE DES EVERGLADES

A LA POINTE SUD DE LA FLORIDE S'ÉTEND UN
IMMENSE LABYRINTHE DE MANGROVES, DE PINÈDES ET
DE MARÉCAGES. DEUX PHOTOGRAPHES SE SONT
IMMERGÉS DANS CE RÉSERVOIR DE BIODIVERSITÉ POUR
EN MAGNIFIER LA SAUVAGE BEAUTÉ.

PHOTOS **HEIDI ET HANS-JÜRGEN KOCH** TEXTE **JEAN ROMBIER**

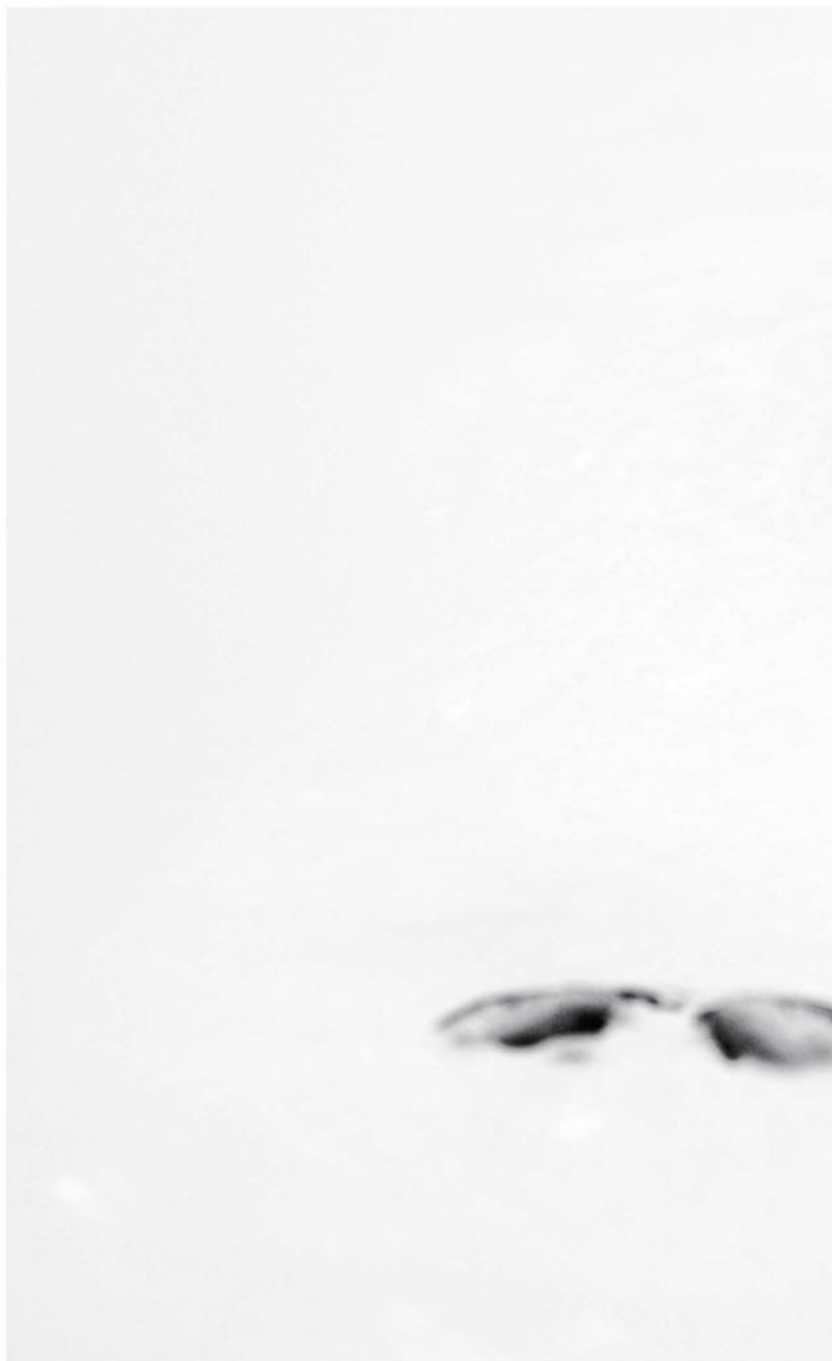


Cette grande aigrette rase une muraille
de palétuviers sur l'île de Sanibel, près de la côte
sud-ouest. Pélicans, bruants maritimes,
milans des marais, crapets arlequins ou barbottes
brunes, dans la mangrove nichent
des centaines d'espèces d'oiseaux et de poissons.





Cet alligator d'Amérique se laisse dériver dans le faible courant du Taylor Slough, l'un des principaux flux d'eau douce qui alimentent les Everglades.



Seuls ses yeux et ses narines sortent de l'eau. L'*Alligator mississippiensis* peut rester immobile des heures à guetter une proie. Les Everglades sont le seul endroit au monde où cohabitent des alligators et des crocodiles.



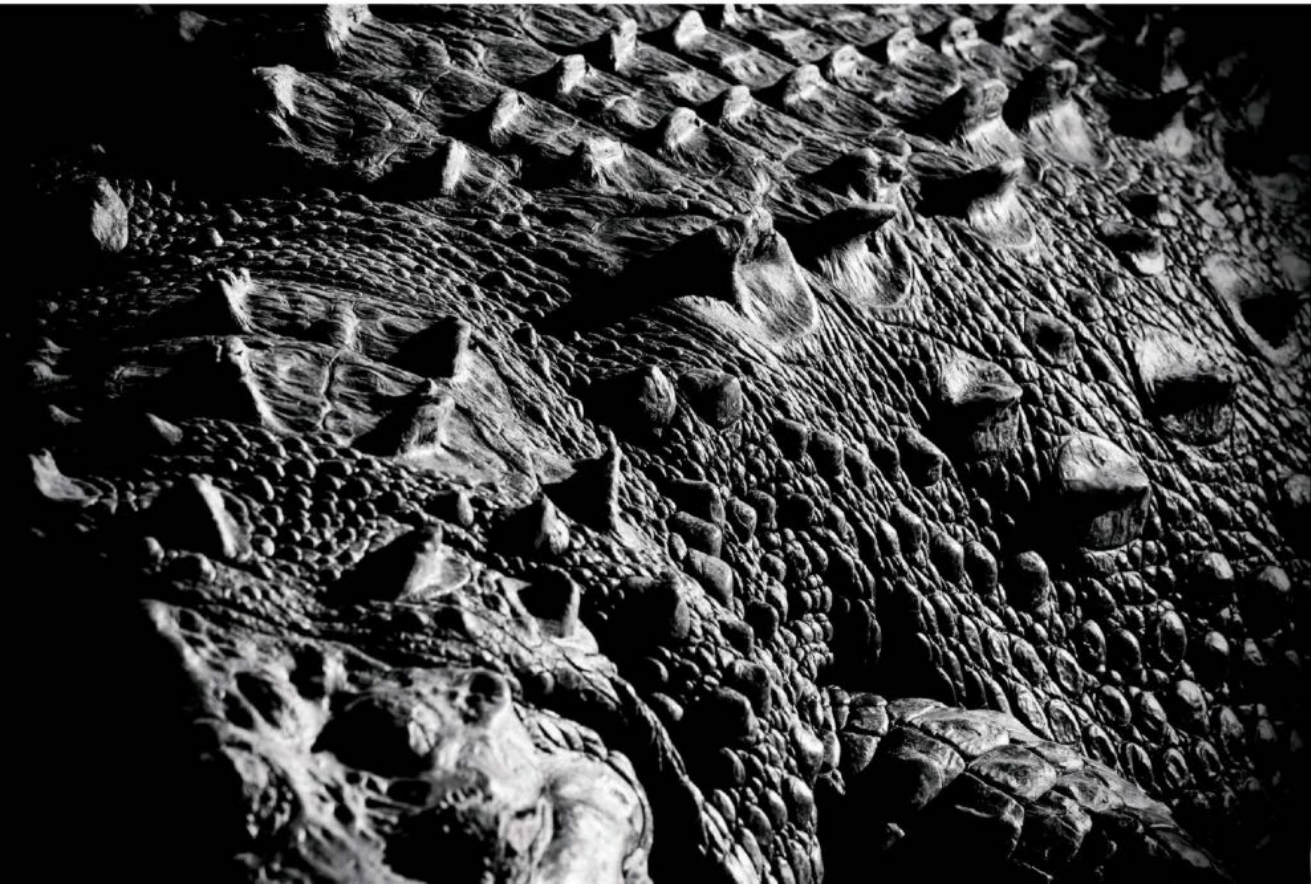


L'alligator d'Amérique, protégé depuis 1967, peut atteindre six mètres de long...



Sa queue sert de gouvernail et de propulseur, en surface comme sous l'eau.

Longtemps chassé pour sa viande et son épaisse carapace d'écailles, mais protégé depuis 1987, l'*Alligator mississippiensis* n'est plus en voie d'extinction.





Le parc national abrite 350 espèces d'oiseaux. Ici, un cormoran à aigrettes.



Cormorans (photo), lamantins, tortues... attirent un million de visiteurs annuels.

La tête du tantale d'Amérique ressemble à l'écorce d'un arbre. En 1984, l'espèce, de la famille des cigognes, a été déclarée en danger aux Etats-Unis.





La forêt de Corkscrew Swamp Sanctuary, à l'ouest, abrite



un trésor botanique : cyprès chauves, pins d'Elliott... Ces derniers, victimes d'un abattage massif à partir des années 1930, se sont raréfiés en Floride.



HEIDI ET HANS-JÜRGEN KOCH | PHOTOGRAPHES

Installé à Goosefeld, une petite ville proche de la mer Baltique, ce couple d'Allemands, au travail maintes fois primé, se rend sur le terrain depuis plus de vingt ans et a déjà publié une dizaine de livres. Son credo : rendre le monde animal plus familier. Bisons, chats, pélicans ou alligators... C'est toujours «le rythme et l'âme des êtres vivants» qui fascine et inspire le tandem de reporters.

et nous aurions été sans cesse dépendants de la meilleure lumière. Nous aimons bien comparer certains de nos travaux à des chansons : en couleur, le reportage aurait ressemblé à une rengaine un peu facile. En noir et blanc, il nous fait penser à une des meilleures ballades country de Johnny Cash.

Les Everglades à la biodiversité si riche semblent aujourd'hui menacés...

Oui, en raison du développement urbain en cours. Les Everglades couvrent une vaste surface qui va du lac Okeechobee, au nord, à la baie de Floride, à la pointe méridionale de la péninsule. Or, dans le sud, où l'eau est rare, il y a sans cesse de nouveaux arrivants qui viennent s'installer. Alors la gestion des ressources en eau est devenue un problème. L'hiver 2016, pour la première fois depuis des années, les pluies ont été tellement abondantes au nord qu'il a fallu drainer le surplus du lac Okeechobee vers la région de la baie de Floride. Des zones étaient inondées, menaçant la nature, alors qu'à l'extrême sud, des algues dépérissaient à cause de la sécheresse.

Comment se déroulait une journée de prise de vue ?

Nous avions loué un camping-car afin de nous trouver, nuit et jour, au cœur du décor que nous voulions photographier. Pour les prises de vue, notre moment idéal, c'était le matin : il faisait beaucoup plus frais que durant la journée, quand régnait une atmosphère moite et étouffante, autour de 30 °C, mais sans un souffle d'air ! Dès l'aube, nous roulions jusqu'au site où nous avions choisi de travailler. Puis nous attachions notre matériel à un petit chariot à roulettes et nous enfoncions à pied dans la jungle. Un autre monde. Nous ne retournions au camping-car que pour un déjeuner rapide, puis réparations jusqu'au soir.

Qu'est-ce qui vous a semblé le plus fascinant ?

La densité de la végétation. Quand vous quittez votre voiture et marchez seulement quelques mètres sous le couvert de la jungle, vous plongez aussitôt dans un monde complètement différent. À l'extérieur, c'est la ville, bruyante, et en



Le parc national, classé réserve de biosphère par l'Unesco en 1976, ne pouvait rendre compte de ces paysages qui, pour nous, sont moins colorés que chargés de mystères. Si nous avions choisi la photo couleur, cela n'aurait été qu'un sujet nature ordinaire de plus

Après plusieurs reportages animaliers sur place, Heidi et Hans-Jürgen Koch gardaient le sentiment de ne pas avoir épuisé toute la magie de cette réserve de biosphère de Floride inscrite au patrimoine mondial de l'humanité. Pour trouver une bonne raison de retourner aux Everglades, ils ont lancé, en 2010, le «Projet marécage». Objectif : réaliser un portrait d'ensemble de cet écosystème unique, tout en renouvelant leur approche photographique. Abandonnant la couleur au profit du noir et blanc pour mieux restituer l'atmosphère envoûtante des marais, ils ont réussi l'un des plus beaux hommages qui soit à cet enchevêtrement d'eau et de végétation menacé par l'urbanisation.

GEO L'environnement des Everglades resplendit de nuances de vert, bleu, brun... Pourquoi avoir choisi le noir et blanc pour restituer un milieu naturel aussi coloré ?

Heidi et Hans-Jürgen Koch Nous étions convaincus que seul le noir et blanc pouvait rendre compte de ces paysages qui, pour nous, sont moins colorés que chargés de mystères. Si nous avions choisi la photo couleur, cela n'aurait été qu'un sujet nature ordinaire de plus

«TOUT EST CALME,
PLONGÉ DANS L'OMBRE,
AVEC DES ARBRES
TRÈS VIEUX, DES FOUGÈRES,
DES MOUSSES...»

un instant vous n'entendez plus que des oiseaux et des sauterelles. Tout est incroyablement calme, plongé dans l'ombre, avec de grands arbres très vieux, des fougères, des mousses, de l'eau... Et le plus inattendu, c'est que cet écosystème existe malgré le mode de vie urbain, flashy et tonitruant de la Floride. Pour les photographes que nous sommes, les endroits les plus intéressants étaient les marais de cyprès : ces paysages de forêt inondée sont impressionnants. Et aussi les étangs couverts de nénuphars, ou encore les espaces de jungle, où la végétation est extrêmement serrée... Dans ce genre de sites règne une atmosphère féérique, et on a l'impression que tout peut arriver. Notre but était précisément de capturer cette ambiance. Mais aussi montrer des détails, des gros plans de matières, comme la peau des alligators, des plumes d'oiseaux, des feuillages ou des troncs, que d'habitude on ne voit pas d'aussi près.

Vos gros plans d'alligators sont très impressionnants : n'était-il pas dangereux de s'approcher si près ?

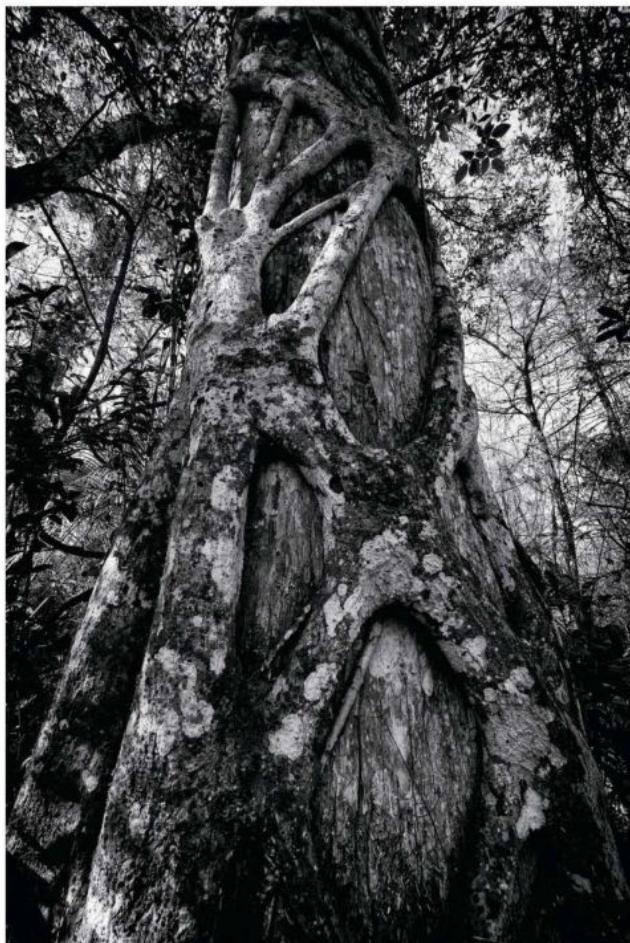
Avec un téléobjectif de 600 millimètres, les risques sont limités, même s'il faut être très prudent. Les alligators sont beaucoup plus rapides qu'on ne le pense et réagissent souvent si vite qu'on n'a même pas le temps de faire un saut de côté pour leur échapper. Les premiers jours, on a cru en voir couchés sur le bas-côté de la route. A chaque fois, on criait «alligator !» et on s'arrêtait. En approchant, on s'apercevait que ces longues formes sombres n'étaient que des débris de pneus qui, de loin, ressemblaient exactement à l'animal !

Outre la présence de la faune, quel a été votre plus grand défi dans cette aventure ?

La principale difficulté fut de composer avec les alternances d'ombre et de très forte luminosité. Dans ces marécages, le soleil tape dur et crée des «points blancs» au milieu des zones ombragées de la jungle. Cela peut suffire à gâcher une excellente photo. Et à part ça, disons que nous avons beaucoup marché ! Le soir nous étions très fatigués et en même temps impatients de replonger le lendemain dans ce monde étrange. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN ROMBIER

Tel un gigantesque filet, ce figuier étrangleur enserre son arbre hôte et se développe grâce à des racines aériennes qui plongent vers le sol.



COMME HIER

DANS UN JAPON INTÉMPIREL

L'HISTOIRE ET LA CULTURE DE L'ARCHIPEL NIPPON,
L'AMÉRICAIN EVERETT KENNEDY BROWN LES
A FAIT SIENNES. AU MOYEN D'UN PROCÉDÉ ANCIEN,
LE COLLODION HUMIDE, IL DONNE À DES
IMAGES BIEN ACTUELLES UN PETIT GOÛT D'ÉTERNITÉ.

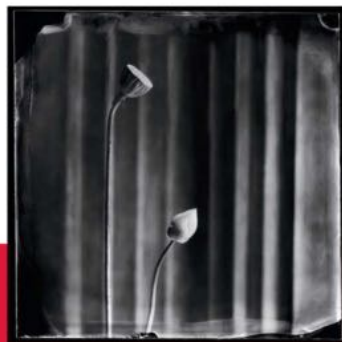
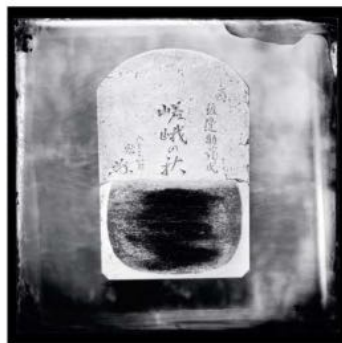
PHOTOS **EVERETT KENNEDY BROWN**



Des détails délicats,
comme tracés
au pinceau. Comment ne pas
«reconnaître» sur
cette image une estampe
japonaise ancienne ?
Il s'agit pourtant d'une photo
contemporaine.
De ce pays, son auteur aime
montrer aussi bien
la pérennité de la nature
que l'esthétique
des objets humbles.



Eriko Horiki est une magicienne du washi, le papier artisanal japonais, qu'elle façonne en luminaires et intègre à l'architecture.



Révéler la beauté des objets du quotidien, c'est le concept du wabi-sabi, qu'illustre aussi l'ikebana, l'art de la composition florale.





Une œuvre raffinée
du peintre Josetsu ?
Non, une photo prise
dans la préfecture
de Gifu, où serpente
la Shirakawa
 («rivière blanche»).
Chaque hiver, cette
région montagneuse
se couvre d'un épais
manteau de neige.



Cette femme samouraï ressemble fort à ses ancêtres d'avant 1868. Et le procédé photographique lui-même date de 1850.



Ces membres d'une communauté de descendants de samourais à Sôma, préfecture de Fukushima, perpétuent costumes et coutumes de leurs ancêtres de la société féodale. Chaque année (ici en 2015), la ville organise un festival où ils se retrouvent. Cette série de portraits a été publiée dans *Japanese Samurai Fashion* (éd. AkaAka).



Sur cet îlot sacré
shinto dans la
péninsule de Bôso,
on distingue un
torii (portique).
Le shintoïsme,
religion officielle
jusqu'en 1945,
vénère les kami,
forces de la nature
et gardiennes
tutélaires d'un lieu.



Everett Kennedy Brown

**EVERETT
KENNEDY BROWN**

Natif de Washington, ce photographe de 58 ans a beaucoup voyagé pour divers magazines. Il y a vingt-cinq ans, il s'est installé au Japon, dont, pour lui, la culture et les traditions sont des sources illimitées d'inspiration. Ses images sont imprimées sur du washi, le papier traditionnel.

ENQUÊTE CHOC

NOS ORDINATEURS SÈMENT LA MORT

EN INDE, EN CHINE, AU NIGERIA,
POUR RÉCUPÉRER QUELQUES GRAMMES D'OR
OU D'ARGENT, DES MILLIONS D'OUVRIERS
RISQUENT LEUR VIE EN DÉPIAUTANT NOS VIEUX
APPAREILS ÉLECTRONIQUES. REPORTAGE
SUR UNE FILIÈRE ILLÉGALE QUE RIEN N'ARRÊTE.

TEXTE ET PHOTOS **STANLEY GREENE** TEXTE **CHRISTELLE PANGRAZZI**



Photos: Stanley Green / Hour

Sher Shah, à Karachi,
est l'un des principaux marchés
d'occasion de matériel
informatique et électronique.
Les restes non recyclables
y sont compactés, avant
d'être abandonnés
le long des routes et des
rivières, menaçant
l'environnement et la santé
des hommes.





La photo est sombre et floue, comme cet atelier, clandestin et noir, à Guiyu en Chine, où l'on trouve la plus grande décharge électronique du monde. Luo Jin, 30 ans, trie des circuits imprimés et les fait fondre pour en retirer les puces. Seize heures par jour, elle et son enfant sont en contact avec des composants toxiques.





Cinq cent mille ordinateurs obsolètes débarquent chaque mois dans le port de Lagos. Ils arrivent ensuite dans le quartier d'Oladipo. Une faible partie y est réparée. Le reste file dans un canal, où œuvrent les «charognards» (nom donné ici aux recycleurs). Qui risquent leur vie, à cause des feux provoqués par le mélange des matériaux.



Le port chinois de Haimen est l'une des principales décharges pour les produits venus d'Occident. Et les Chinois eux-mêmes génèrent des montagnes de déchets.





Il y a encore quelques années, les Chinois nommaient la ville de Zhejiang et ses environs, «la mer de rizières». Aujourd'hui, les sols et les cours d'eau de la région sont si contaminés que rien ne pousse, même pas la céréale millénaire.







Il coûte bien moins cher à un revendeur occidental de «balancer» ses produits dans un pays du Sud que de les faire retraiter près de chez lui. Résultat, en Inde, des carioles arrivées de New Delhi viennent tous les matins approvisionner des petites villes, comme ici à Seelampur. Chacune est spécialisée dans une étape du recyclage.



Ici, dans le bidonville d'Iganmu, à Lagos, les différents matériels sont pesés. Un sac de onze kilos de cordons électroniques se revendra deux dollars.

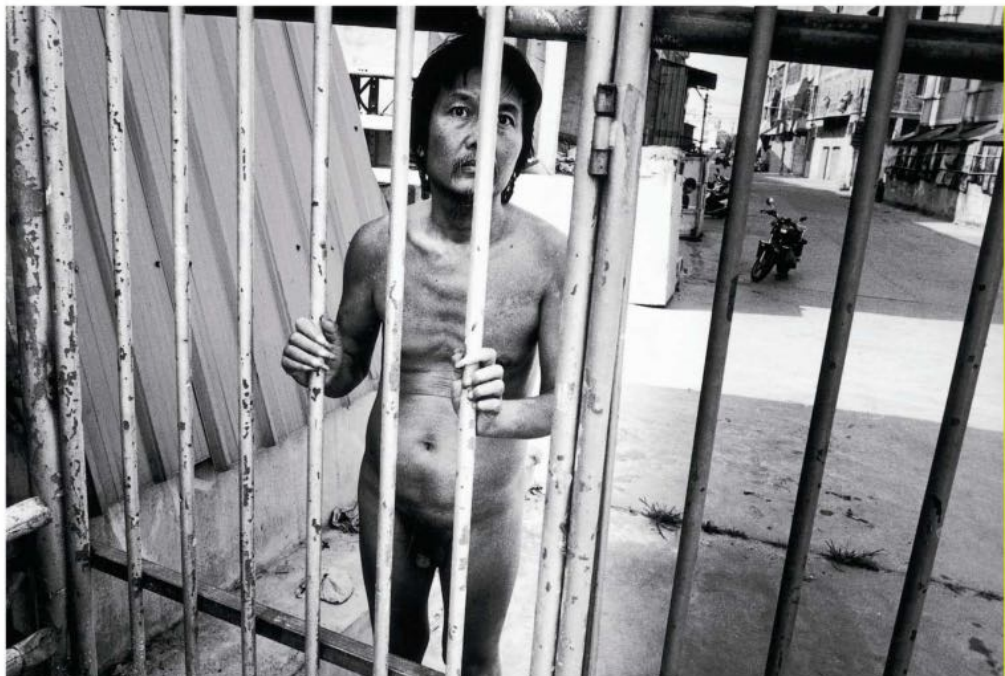


Une clinique de Karachi alerte en montrant brûlures, lésions respiratoires, malformations fœtales, dues au mercure, au plomb, à l'acide chlorhydrique.

La fumée s'échappe de carcasses désossées. Accroupis autour de feux aux relents de plastique, des gamins mettent la main devant leur visage. Ils savent que ces émanations sont toxiques. Qu'elles peuvent leur brûler les poumons. Souvent, les aînés le leur ont dit. Mais peu importe, ils sont là pour gagner quelques pièces. Alors, une pierre dans la main, ils cassent méthodiquement les coques de plastique de téléphones et d'ordinateurs avant de récupérer l'écran et les petites pièces métalliques qui sont à l'intérieur. La plupart ne vont pas à l'école. Ici, dans ce bidonville de Jos, dans le centre du Nigeria, personne ne leur prête vraiment attention. A côté d'eux, il y a Muritala. Agé de 25 ans, il en paraît beaucoup plus. Il vit depuis quatre ans ici. Il dort sur des montagnes de téléphones, mange sur un amas de puces électroniques et prie sur des piles d'ordinateurs. «Nous n'avons pas de gants ni d'outils pour casser ce matériel, raconte-t-il. Une fois, l'un de nos "frères" a été éclaboussé par un liquide contenu dans un appareil. Il en a eu sur les jambes, les vêtements. Sa peau a été brûlée. Un peu de cette "boue" a giclé dans sa bouche. Il est mort. Nous l'avons enterré dans la décharge. Aujourd'hui, nous devons oublier.» Oublier pour continuer à travailler. Oublier pour survivre.

Depuis plus d'une décennie, Jos, comme des dizaines d'autres villes dans le monde – Lagos, également au Nigeria, Karachi au Pakistan, Delhi et Mumbai en Inde ou Guiyu en Chine –, est envahie par des décharges électroniques. Des cités devenues les poubelles de l'Occident. Car c'est ici qu'aboutissent des tonnes de diodes, filaments de cuivre, de plomb, des milliers de processeurs, des kilomètres de cordons en PVC en provenance des pays industrialisés... Et pour cause, selon une étude de l'université des Nations unies, entre 2010 et 2014, la quantité moyenne de déchets d'équipements électriques et électroniques (DEEE) est passée de 5 à 6 kilos par habitant et par an au niveau mondial (22,1 kilos en 2014 pour un Français ou un Américain – le record est détenu par les Norvégiens : 28,4 kilos).

Coupable : notre appétit irrésistible pour des technologies toujours plus nouvelles. Plus performantes. En moyenne, selon l'Association française des opérateurs de mobiles, nous changeons de téléphones portables tous les dix-huit mois et d'ordinateurs tous les quatre ans et demi. Dans 75 % des cas, avant même que ces appareils soient hors d'usage. Un gaspillage organisé. Voire incité. «Ce n'est plus la demande qui crée l'offre mais l'inverse, explique Sacha Loeve, philosophe et chercheur au Centre d'étude des techniques, des connaissances et des pratiques (Cetco-pra). En clair, les publicités, les opérations marketing ont réussi à nous faire croire que la dernière génération de ces appareils nous était indispensable. Or, en réalité, nous n'utilisons que 10 % des capacités de notre ordinateur ou de notre téléphone.» Parallèle-



Cet ancien récupérateur de Guiyu (Chine) a perdu la raison. A force de manipuler des substances chimiques, le jeune homme a vu son système nerveux central détruit. En plus des maladies neurologiques, les médecins locaux estiment que les trois quarts des 150 000 travailleurs de la ville développeront des cancers dans les années à venir.

ment, les fabricants misent sur l'obsolescence « programmée ». Les produits électroniques ont une durée de vie plus courte qu'autrefois. Ainsi, selon le cabinet spécialisé WiPro Product Strategy and Services, la longévité de nos mobiles n'excéderait pas quatre ans. Celle de nos ordinateurs six ans. « De plus en plus de fabricants conçoivent des équipements tout simplement impossibles à réparer à un coût raisonnable, soudant par exemple les batteries de nos mobiles, explique Françoise Berthoud, ingénieur de recherche au groupe EcoInfo du CNRS, chargée d'étudier l'impact des déchets électroniques dans le monde et qui nourrit un site internet (ecoinfo.cnrs.fr) bien documenté. Quant aux imprimantes ou aux photocopieuses, certains modèles sont maintenant fabriqués pour délivrer un certain nombre de copies, puis se bloquer et devenir inutilisables. » Résultat ? Le monde est entré dans une spirale infernale, il produit, consomme et donc jette de plus en plus vite. Selon le PNUE, programme des Nations unies pour l'environnement, l'Europe génère onze millions de tonnes de déchets électroniques par an, soit dix fois plus qu'il y a dix ans. Aux Etats-Unis, entre 300 et 400 millions d'appareils partent à la benne chaque année. Et la montagne de rebuts n'est pas près de s'éroder. Au contraire, depuis cinq ans, leur nombre croît de 5 % par an, soit trois fois plus que pour les autres immonables. Et ils ne sont pas vraiment biodégradables... Même le plus petit gadget électronique contient des centaines d'éléments chimiques toxiques et de métaux lourds. Par exemple, 20 % du poids d'un écran d'ordinateur proviennent du plomb qui le constitue.

Depuis 2005, une loi française impose donc aux fabricants et aux revendeurs de reprendre les appareils hors d'usage. Ils doivent les transférer à des éco-organismes chargés de leur retraitement. Une disposition idyllique sur le papier. Dans les faits, nombre d'éco-organismes se plaignent de manquer de travail. Ordinateurs, téléphones, téléviseurs et périphériques auraient-ils tout à coup le don de s'évaporer en pleine nature ? « Il y a une fuite de nos déchets, poursuit Françoise Berthoud. Difficile de dire à quel niveau elle se produit, mais une chose est sûre : on peut aujourd'hui retrouver une part non négligeable de nos appareils en Afrique, en Inde, au Pakistan ou en Chine. Cela coûte beaucoup moins cher à un fabricant ou à un revendeur d'envoyer ces rebuts là-bas, plutôt que de financer leur recyclage. » Officiellement, les machines sont expédiées pour alimenter le marché de l'occasion. Ou, plus sournoisement, sous forme de dons.

Une manière de détourner la convention de Bâle ratifiée en 1989 par les pays européens, qui interdit l'exportation de produits dangereux et de matières toxiques, autant de substances qui composent nos ordinateurs. Les Etats-Unis, qui n'ont pas souscrit à cette loi, seraient, selon les estimations de l'organisation non-gouvernementale Basel Action Network, les plus gros exportateurs de e-waste (déchets électroniques) dans le monde. Entre 70 % et 80 % des DEEE collectés sur le territoire seraient transférés dans des pays en développement, soit 300 000 à 350 000 tonnes par an. Sous ●●●

Alimentée par le glacier himalayen Namik, la rivière Ramganga, dans le nord de l'Inde, était, il y a vingt ans, l'un des cours d'eau les plus purs du pays. Elle est aujourd'hui empoisonnée par les décharges qui la jalonnent, comme ici celle de Moradabad. Malgré tout, les habitants continuent de s'y baigner.



L'ÉTAT INDIEN VEUT DÉMANTELER LA FILIÈRE DU RECYCLAGE. PROBLÈME :

... couvert de recyclage, évidemment. Un trafic organisé donc – très souvent aux mains de mafias – qui, selon les experts des Nations unies, devrait s'intensifier. Dans leur rapport rendu en 2010, ces scientifiques estimaient que d'ici à 2020, en Chine et en Afrique du Sud, le nombre de DEEE devrait croître de 200 à 400 %. De 500 % en Inde. Pour les seuls téléphones portables, la croissance serait de 600 % en Chine et de 1 700 % en Inde sur la même période.

Tous les matins dans le port de Karachi, des cargos entiers déversent sur les docks des milliers d'ordinateurs, téléphones, photocopieuses, scanners et tablettes numériques. Attroupement. Sur place, un minimarché s'improvise : 300 roupies pour ce dernier modèle de Smartphone, 500 pour ce mobile, 200 autres de plus pour ce téléviseur à écran plat. Munem repart les bras chargés. Il s'attend à ce que rien ne fonctionne. Il essaiera de réparer quelques circuits. Ce qui aura pu être remis en état sera vendu dans son échoppe. Pour le reste, il appellera les gamins des bidonvilles qui emporteront les objets à la décharge pour les dépiauter ensuite à mains nues. Ici, le cuivre des câbles revendu à des usines d'électroménager est bradé à deux euros le kilo (200 roupies). Le plastique, lui, s'échange pour dix fois moins. Ce qui demeure une belle somme dans un pays où le salaire mensuel moyen n'excède pas soixante euros (6 500 roupies). Reste que pour recueillir les fameux métaux des cartes graphiques, des puces ou des processeurs, il faut les chauffer. «C'est un procédé dangereux, explique Eric Drezet, chercheur du CNRS au laboratoire CRHEA. Les ordinateurs comme les téléphones ou les téléviseurs

regorgent de substances chlorées, bromées, de métaux lourds (plomb, cadmium, sélénium, arsenic), de PVC qui, une fois brûlés, produisent des dioxines et des furanes, autant de matières polluantes pour l'air, les eaux et les sols.»

A Karachi, la rivière Lyari, située à proximité d'un dépotoir, n'est plus qu'un égout à ciel ouvert. En Inde, à Delhi, l'association Toxiclinks a observé une hausse de 20 % en moins de cinq ans des taux de plomb contenu dans le sol. Un métal lourd qui menace de contaminer l'ensemble des nappes phréatiques de la ville. Et rendre l'accès à l'eau potable encore plus compliqué qu'il ne l'est aujourd'hui. A Moradabad, à 170 kilomètres de New Delhi, la rivière Ramganga a pris des teintes verdâtres. C'est ici que les travailleurs des ateliers de recyclage viennent jeter les cendres des déchets qu'ils ont fait brûler. Personne ne semble avoir conscience des risques encourus en vivant à proximité de ces eaux polluées. La seule motivation demeure le profit. Extraire toujours plus, pour gagner plus. Une des familles que notre photographe, Stanley Greene, a visitées à Moradabad lui conseillaient de manger du beurre pour se protéger des contaminations. La croyance populaire veut, en effet, que les matières grasses aient la propriété de chasser les poisons et les matières toxiques de l'organisme.

C'est à Guiyu, en Chine, que la situation semble la plus catastrophique. Ce village de la province du Guandong, dans le sud-est du pays, est devenu un laboratoire pour les toxicologues. Ici, cinquante-deux kilomètres carrés servent de décharge à plusieurs dizaines de tonnes de déchets. Le plus grand cimetière électronique du monde. Selon la revue américaine *Environmental Science and Technology*, le taux de



LA QUASI-TOTALITÉ DE CE TRAFIC EST AUX MAINS DE MAFIAS

plomb et de cuivre autour de Guiyu est 300 fois plus élevé que dans les autres bourgades situées à une dizaine de kilomètres. Cent cinquante mille personnes travaillent ici quotidiennement, quinze heures par jour, pour désosser le matériel en échange de 1,5 dollar. Les enfants viennent avec leurs parents, les plus jeunes n'ont pas 7 ans. Les ouvriers souffrent de problèmes neurologiques, respiratoires ou digestifs et 80 % des enfants sont victimes d'infections des bronches ou des poumons. La plupart d'entre eux sont atteints de saturnisme, une maladie induite par le plomb et qui s'attaque aux os, aux muscles mais aussi au système nerveux central. Et qui peut être mortelle selon le seuil d'exposition.

Pour extraire l'or des composants, les recycleurs utilisent de l'acide chlorhydrique, un détergent qui provoque des fausses couches et des malformations fœtales. D'autres vident les cartouches de toner, inhalant des centaines de fois par jour le charbon contenu à l'intérieur. Dans le village, l'eau n'est plus potable et doit être importée par camion. Les habitants ne le savent pas vraiment, mais à Guiyu, on enregistre le plus fort taux au monde de cancer respiratoire lié à la dioxine. Recycleur est un métier épuisant. Alors, quand les hommes et les femmes n'ont plus la force de le faire, ils deviennent fermiers et cultivent des rizières, à seulement quelques mètres des décharges et des rivières polluées. Tôt ou tard, cette céréale s'ajoutera à la contamination. Au point, elle aussi, de donner la mort. A l'autre bout de la haute technologie la plus sophistiquée, nous voilà revenus à *Germinal*. A 6 000 kilo-

mètres de Guiyu, toujours en Chine, en Mongolie intérieure, à Bayan Obo, des centaines d'ouvriers travaillent à extraire de précieux minéraux appelés «terres rares». Ces derniers entrent dans la composition de nombreux appareils électroniques. Terres rares, le nom est poétique. Et pourtant, l'extraction et le raffinage de ces minéraux exigent l'utilisation de produits hautement toxiques. «Quand on évoque les déchets électroniques, assène Françoise Berthoud, on a souvent tendance à oublier le processus de fabrication, qui lui aussi est extrêmement polluant.»

Et que fait le législateur ? Une directive européenne de juillet 2012 a imposé un taux de collecte de 45 % de nos DEEE en 2016 (mission accomplie pour la France) et de 65 % en 2019. Mais au bout du compte, le salut pourrait venir aussi du marché, en l'occurrence de la pénurie des ressources. «Nous avons atteint un seuil critique, poursuit la chercheuse. Sur les quarante-quatre matières premières indispensables à la construction de produits électroniques, un rapport de l'Union européenne révélait que quatorze d'entre elles risqueraient de n'être plus disponibles d'ici à 2030.» Idem pour les gisements de pétrole. «Les extractions de minerais ainsi que le processus de fabrication du matériel de haute technologie reposent sur des appareils qui fonctionnent avec des hydrocarbures, relève Eric Drezet. La fin programmée de l'or noir devra nous apprendre à faire autrement.»

En attendant, en Inde, en Chine, au Pakistan ou au Nigeria, des millions d'hommes, d'enfants et de femmes, continuent, pour quelques dollars par jour, à dépiéauter nos ordinateurs et nos téléphones portables. Au péril de leur vie.

■ CHRISTELLE PANGRAZZI



STANLEY GREENE

Né le 14 février 1949 à Brooklyn, le photojournaliste Stanley Greene était aussi exigeant sur le travail d'enquête qu'empathique dans son traitement des sujets, même les plus difficiles, la chute du mur de Berlin en 1989, les territoires de l'ex-URSS, notamment la Tchétchénie, l'Afghanistan, le Rwanda, l'Irak... Son reportage sur le e-waste, qu'il a mené dans cinq pays, est le dernier qu'il ait effectué pour GEO. Il est décédé le 19 mai 2017 à Paris.

Sophie Guez

L'HISTOIRE EN MARCHE

ÊTRE PYGMÉE AUJOURD'HUI

EN CENTRAFRIQUE, NOS REPORTERS ONT ENQUÊTÉ
AUPRÈS DE CE PEUPLE FASCINANT QUI VIT
DEPUIS DES MILLÉNAIRES EN SYMBIOSE AVEC LA JUNGLE
ÉQUATORIALE. LE RECU DE LA FORÊT,
OÙ IL ÉTAIT LE ROI, LUI A FAIT PERDRE SON
AUTONOMIE ET L'OBLIGE PEU À PEU À ABANDONNER
SON MODE DE VIE ANCESTRAL.

PHOTOS **TEDDY SEGUIN** TEXTE **ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI**



Pour les Pygmées, l'épaisse forêt
centrafricaine (ici, le parc national de Bayanga),
quoique rude, n'a rien d'hostile :
ils y ont toujours trouvé protection,
nourriture et plantes médicinales.
Les temps changent, mais ils continuent
à y élever leurs enfants.





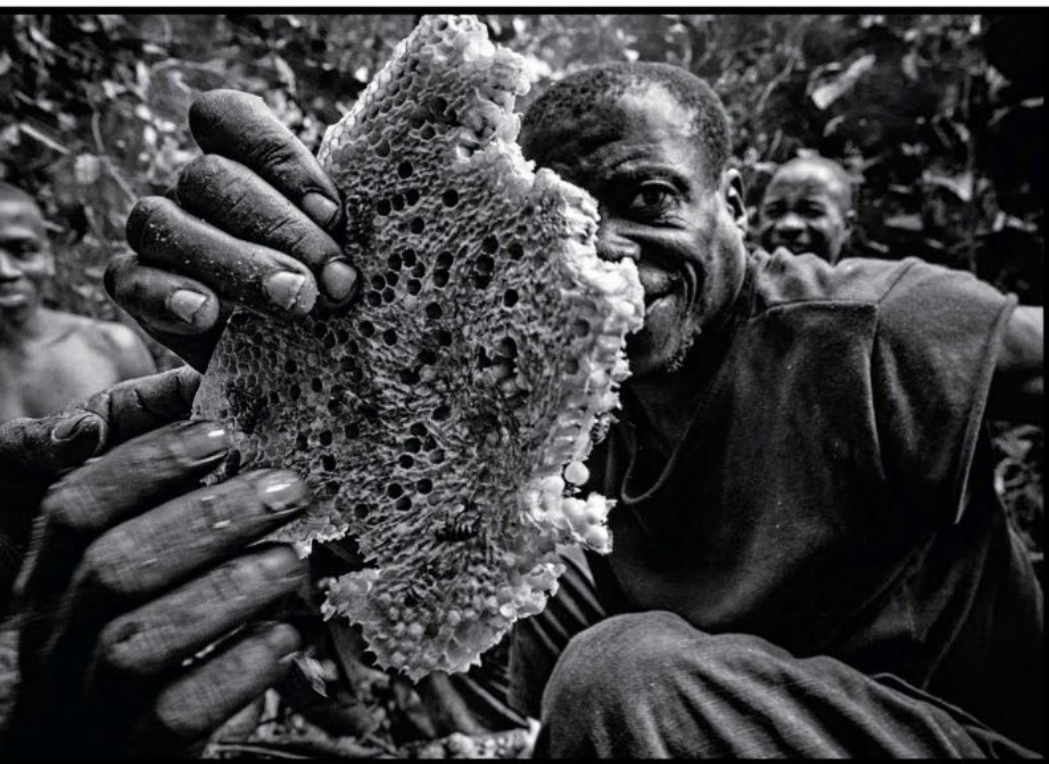
A Wazembe, les Pygmées se sont tournés vers la culture du manioc ou des papayes, quitte à brûler des hectares de forêt. Leur habitat, pas prévu pour durer, est souvent insalubre.





Les femmes pygmées de Wazembe, dans le sud de la République centrafricaine, se rendent souvent encore en forêt pour pêcher dans les marigots, mais il y a de moins en moins d'eau.

Le *koko* est une liane sauvage, dont les feuilles, très riches en protéines, constituent la base de l'alimentation des Pygmées et autres peuples de la région. Les feuilles, hachées, sont consommées cuites en bouillie, souvent mélangées avec des arachides.



La collecte du miel sauvage est une tradition chez les Pygmées, qui enfument l'essaim d'abeilles, puis grimpent à l'arbre pour détacher les rayons. Le nectar est friandise autant que remède.

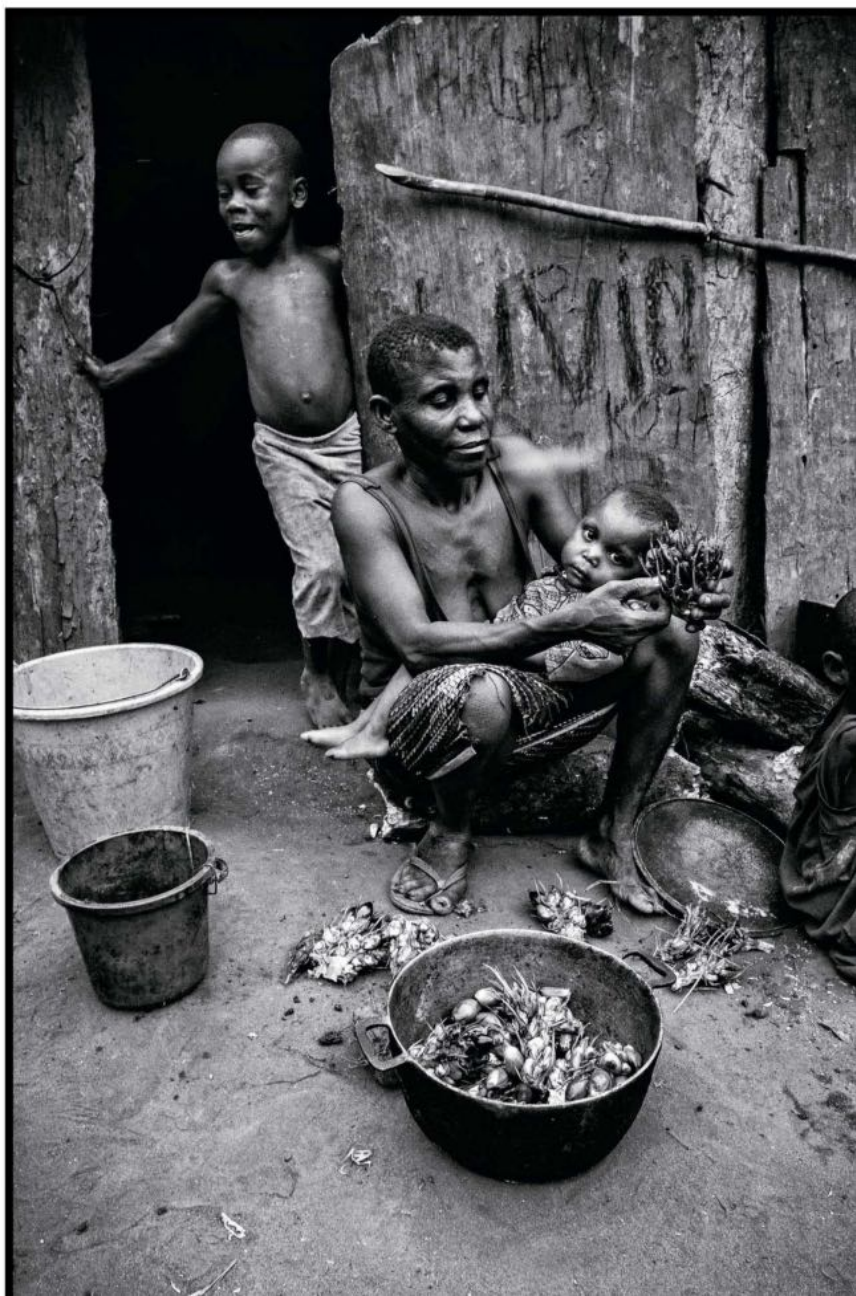




Emmanuel Perlo (à gauche), un Bantou, s'est installé dans ce campement pygmée et en a fait une concession agricole. « Leur vie est entre mes mains », dit-il.



La déforestation contraint les Pygmées à se rapprocher des villages bantous, comme ici à Karawa, où ils s'installent sur le bord des routes. Leur mode de vie s'en trouve bouleversé. A commencer par leur régime alimentaire, désormais trop riche, qui entraîne diabète et cholestérol.



Chaque dimanche, les Pygmées de Belemboke affluent à la messe. Des missionnaires, qui se sont installés sur leurs terres il y a quarante ans, y ont implanté une école et un dispensaire.



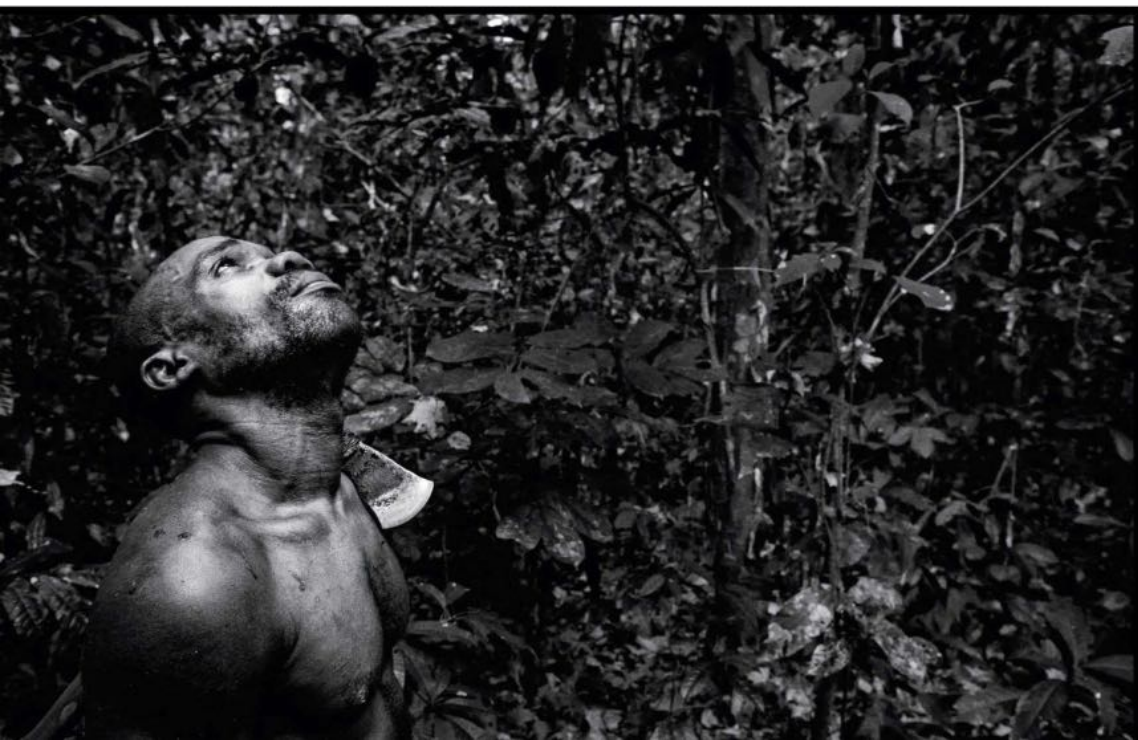


Prosper Kota se faufile parmi les lianes. Torse et pieds nus, sa petite taille lui permet de se mouvoir avec souplesse dans le dédale de la forêt centrafricaine. Des femmes, pygmées comme lui, le suivent, des paniers attachés à leur front, fredonnant des chants venus de la nuit des temps. Parfois, Prosper s'immobilise et observe la canopée. «Si un homme ne peut pas rapporter de miel, il ne trouvera pas d'épouse !» explique le chasseur de 35 ans, qui a senti la présence d'une ruche. Il sait se diriger au son des ailes des abeilles, tout comme il sait grimper à la cime des arbres, trouver le palmier qui donne les meilleures chenilles, guetter le cri du singe aux premières pluies. Ses ancêtres nomades, reconnus par l'Unesco comme les premiers habitants de la forêt équatoriale, parcouraient déjà la forêt avec arcs, filets ou sagaies il y a des milliers d'années. Chasseurs-cueilleurs, ils échangeaient du gibier contre des outils en fer avec les cultivateurs bantous, la population majoritaire et sédentaire de la région, puis retournaient vivre en autarcie sous le couvert des arbres. La forêt équatoriale assurait leur subsistance : du feuillage pour les huttes, de la viande à foison (pangolin, céphalophe – une

petite antilope –, singe, sanglier...), du koko – une liane dont on fait bouillir les feuilles – pour les sauces, et des plantes pour soigner le corps et l'esprit. Chasse, pharmacopée, danses, chants... leur savoir a toujours suscité la jalousie des «Grands Noirs», nom donné aux Bantous par opposition aux Pygmées. Mais ce mode de vie résiste mal aux assauts du temps.

Minorité marginalisée, les Pygmées seraient environ 500 000 en Afrique, selon l'ONG Survival International, dispersés en plusieurs groupes ethniques et linguistiques (Aka, Baka, Mbuti, Twa...) sur un territoire allant de l'océan Atlantique aux Grands Lacs. Hérodote aurait donné le nom de *pugmaios*, «haut d'une coudee», à l'un de ces petits hommes mesurant à peine 1,30 mètre exhibé à la cour du pharaon Néferkaré en 2400 avant J.-C. Même si les Pygmées ont, depuis, grandi de plusieurs dizaines de centimètres et mesurent à présent de 1,40 à 1,60 mètre en moyenne, ils restent méprisés pour leur taille et craints par les Grands Noirs, qui les considèrent comme des êtres mi-animaux mi-esprits. La relation équilibrée de troc qu'ils entretenaient a été rompue à l'époque coloniale, au début du xx^e siècle : les Pygmées sont alors devenus les souffredouleur des Bantous, eux-mêmes exploités par leurs maîtres blancs. «L'ancienne alliance entre ces deux populations, fondée sur le besoin réciproque, s'est transformée en un système plus autoritaire, la brutalité

Comme ses ancêtres, Prosper Kota connaît les secrets de la forêt, dont il tire une grande partie de sa subsistance. Ici, tous ses sens sont en éveil.



coloniale provoquant par résonance un durcissement des relations entre les patrons Grands Noirs et leurs Pygmées», note l'ethnologue Serge Bahuchet, chercheur au CNRS. Un demi-siècle après la décolonisation de l'Oubangui Chari – devenu République centrafricaine en 1958 –, rien n'a changé. Aujourd'hui, la main-d'œuvre pygmée est utilisée pour répondre à la demande croissante de bois et de viande de brousse. La forêt est en effet surexploitée, avec pour conséquence la raréfaction du gibier dont dépendait la population pygmée, et, par ricochet, l'obligation pour celle-ci de se sédentariser pour trouver d'autres sources de subsistance, comme l'agriculture... Quitte à voir disparaître sa propre culture et à accélérer la déforestation.

En République centrafricaine, où ils représentent moins de 1 % de la population, soit environ 40 000 personnes, concentrée dans le sud du pays, les Pygmées sont de plus en plus nombreux à quitter la forêt pour se fixer en périphérie des villages et cultiver le manioc, aliment de base des Centrafricains. A Karawa, dans la Lobaye, préfecture du sud-ouest du pays peuplée par les Pygmées akas, Prosper Kota possède une petite parcelle où il fait pousser ce tubercule. Son père a appris les rudiments de l'agriculture il y a vingt ans, dans l'espoir de s'émanciper du joug des Bantous. En vain. Car comme lui, Prosper est à la solde d'une *wali-koko*, une patronne bantoue qui décide de son sort depuis Bangui, la capitale, à 200 kilomètres de là. Ces femmes passent commande de *koko* que seuls les Pygmées savent cueillir à la cime des arbres et qu'ils transportent du matin au soir par sacs de cinquante kilos. Une botte de feuilles leur est achetée cinquante francs CFA (sept centimes d'euros), troquée contre cinq cigarettes ou du cannabis, pour être revendue dix fois plus cher sur les marchés de Bangui.

Pourtant, jamais ils n'iront à la capitale vendre eux-mêmes le *koko*. «Ils ne veulent pas de problèmes, explique Herman Niamolo, un Bantou qui gère une association pour la défense de l'environnement et de la culture pygmée. Ils savent que les Bantous ne supportent pas l'idée qu'un Pygmée puisse s'enrichir.» D'ailleurs, Prosper ne trouve rien à redire sur sa *wali-koko* : «Elle est comme ma maman, assure-t-il. Elle me conseille, je n'ai pas de soucis avec elle.» Dernièrement, il a tout de même dû lui demander l'autorisation pour sortir du territoire. Accompagné par Herman, Prosper s'est rendu en France pour un concert de polyphonies (voir encadré). Mais il s'est fait dévaliser au retour. «Il a débarqué de la pirogue en costume trois pièces et chaussures pointues et a nargué tout le monde ! raconte Herman. Des bandits l'ont suivi la nuit avec des coupe-coupe.» Sa famille a porté plainte, mais les autorités n'ont rien fait pour trouver les coupables. Assis sur un tapis de feuillage, Prosper sourit en roulant une cigarette de cannabis. Il a des commandes pour plusieurs chargements de *koko* mais profite de l'instant présent en savourant des chenilles braisées et des noix sauvages. Dans la forêt, il est le roi. Du moins le croit-il. Car dans les terres pygmées de la Lobaye, on assiste à la mainmise par les Bantous, parfois empreinte de paternalisme. Ainsi, à Sambarama, près de Mbata, et de la frontière congolaise, Emmanuel Perlo s'est installé il y

a trente ans avec sa famille dans un campement pygmée et en a fait une concession agricole. «Leur vie est entre mes mains, je les habille, je les nourris, je les éduque», raconte ce Bantou de 1,80 mètre aux épaules carrées, que les Pygmées appellent «papa». «Ils ne savent pas dire non quand des Bantous s'imposent chez eux», explique Herman. Cet accaparement a été aggravé par la guerre civile qui oppose musulmans et chrétiens depuis 2013, et qui continue de gangrener le nord de la Centrafrique. De nombreuses familles bantoues, étrangères à la région, se sont ainsi réfugiées dans la forêt, chez les Akas et les Bakas.

A Wazembe, village isolé à deux jours de marche de Mbata, la forêt vierge a laissé place à des terres de brûlis. Ce hameau est de plus en plus fréquenté par les Bantous venus s'installer ou acheter le *koko*, transformant le mode de vie local. Honoré Mgbako, un Aka surnommé «l'Américain», a brûlé plusieurs hectares de forêt à côté du village pour faire pousser papayes, manioc, arachides et ignames, qu'il vendra aux Bantous. «Mes enfants pourront cultiver ce champ et gagner de l'argent», explique-t-il. Ce chasseur de toucans et d'antilopes ne cache pas son inquiétude. «Les sécheresses et les feux de brousse liés à la déforestation se multiplient, déplore-t-il. A la saison des pluies, les arbres tombent comme s'ils n'avaient plus de racines, et le gibier se fait rare.» La population croissante du village a entraîné une surchasse. La sédentarisation, elle, a engendré de nouveaux problèmes de santé liés au changement de régime alimentaire et à l'exposition à de nouvelles maladies (à l'instar des cancers), comme le souligne un rapport de la FAO paru en 2006. Autrefois, les Pygmées nomades vivaient en petits groupes disséminés sur de vastes terres forestières peu peuplées. Leur mobilité les exposait moins aux maladies et aux parasites qu'aux accidents de chasse, morsures de serpent et autres chutes d'arbres : la mort d'un malade encourageait les autres membres de la communauté à se diviser et à s'installer plus loin, réduisant le risque de contamination. Aujourd'hui, même sédentarisés, les Pygmées continuent de vivre dans des huttes de feuilles, moins coûteuses que les cases en raphia des Bantous. Or ces habitats, d'abord conçus pour les migrations saisonnières et non pour être utilisés de façon permanente, deviennent insalubres. Pollution fécale, vers intestinaux et infections se propagent. A ces maux s'ajoutent stress, dépression, alcoolisme et tabagisme... A Wazembe, une famille bantoue séjourne à présent à l'entrée du village et vend divers produits, dont du vin de palme et des amphétamines. «Avec ça, vous ne sentez jamais la fatigue ni la faim», promet le marchand.

La nuit, la chaleur étouffante retombe et les cases s'animent du chant des femmes et des enfants. Agathe Ndoulou, 45 ans, pratiquait la danse d'Ejengi, l'esprit de la forêt, pour les touristes jusqu'en 2012. Mais depuis la guerre, les visiteurs ont déserté les lieux. «Je pars en forêt pour pêcher dans les marigots, mais il y a de moins en moins d'eau.» Agathe, les joues marquées de scarifications rituelles, a été convertie il y a six ans par ●●●

ILS SONT TOUJOURS CONSIDÉRÉS COMME DES CITOYENS DE SECONDE ZONE

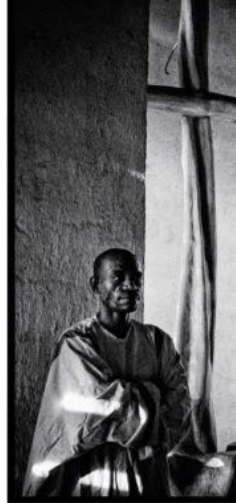
Premiers habitants de la forêt équatoriale, les Pygmées seraient environ 500 000, entre la côte atlantique et la région des Grands Lacs. Certains scientifiques pensent que leur petite taille (de 1,40 à 1,60 mètre) a pu faciliter leur vie dans la forêt. Marginalisés, parfois traités de sauvages, eux qui ne connaissent pas de frontières sont des laissés-pour-compte dans les Etats où ils vivent. En République centrafricaine, malgré la ratification en 2010 de la Convention des Nations unies sur le droit des peuples autochtones, ils n'ont pas accès à l'état civil et ne peuvent obtenir de carte d'identité. Malgré l'absence de représentants, ils obtiennent parfois gain de cause : en République démocratique du Congo, ils ont gagné en 2006 un procès contre la Banque mondiale qui les avait « oubliés » en soutenant un projet de développement de l'exploitation forestière sur leurs terres ; une loi garantissant leurs droits est par ailleurs à l'étude depuis 2015. Au Congo, une loi similaire existe depuis 2011, mais n'est pas appliquée.

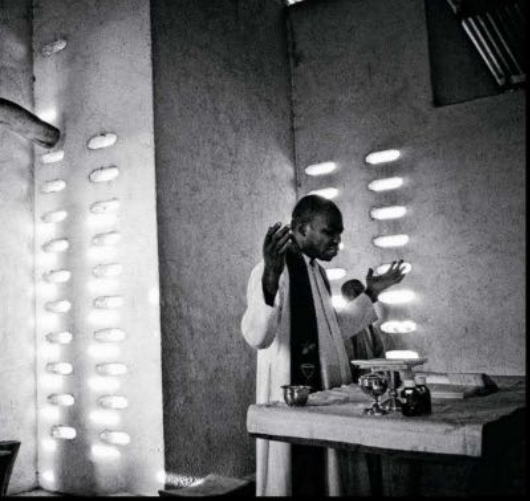


... le diacre baptiste du village voisin et récite les chants liturgiques en langue aka, moyennant divers avantages. «Ce que ça a changé dans ma vie ? Le sucre, le café !» rit-elle en montrant ses dents taillées en pointe, un canon de beauté chez les Pygmées. Hormis ces quelques denrées et l'alcool de traite acheté avec l'argent des feuilles de koko, les estomacs restent vides. «Ejengi nous a abandonnés», soupire Agathe. Comme elle, et comme les Bantous avant eux, de nombreux Pygmées se tournent vers des cultes venus d'ailleurs. A partir des années 1970, des communautés religieuses prônant l'émancipation par la foi, l'éducation et l'agriculture se sont implantées dans la forêt. Les missionnaires n'eurent guère de mal à convertir ces animistes. A Belemboke, village majoritairement pygmée, se trouve la plus ancienne mission de la région. Les maisons blanches des pères catholiques, bâties il y a quarante ans, entourent l'église sur une vaste prairie au gazon bien tondu où gambadent canards, chèvres et oies.

Un dispensaire et une école complètent cette vision d'Eden. «Si vous restez ici, vous devez respecter les règles : cultiver, ne vous marier qu'une fois et envoyer vos enfants à l'école», explique le père Anselme, un Béninois de la Société des missions africaines. Tous les matins, vêtu de son aube blanche, il accompagne une trentaine de Pygmées qui travaillent sur les champs de la mission, payés entre 45 et 75 centimes d'euro la journée. Pendant ce temps, les enfants, eux, sont en classe, c'est vrai, mais achèvent rarement leurs études. L'école élémentaire de Belemboke compte seulement 35 % de Pygmées alors qu'ils sont les principaux habitants de la zone. L'instituteur Patrice Kpayo fait la leçon d'une voix autoritaire. «Croisez les bras ! Tenez-vous droit !» Les enfants répètent les gestes mécaniquement. Pygmée né à Belemboke en 1969, Patrice Kpayo n'a jamais quitté la mission. «L'école représente l'espoir d'une vie meilleure, mais les enfants ont du mal à s'adapter, et beaucoup abandonnent», regrette-t-il. Selon les missionnaires, les parents sont responsables de l'échec scolaire parce qu'ils emmènent leurs enfants en forêt lors de migrations de chasse et leur font manquer les cours. «Les jeunes sont trop libres, il faut un encadrement», assure le père Adam, un Polonais qui parle plusieurs langues africaines, en regardant les élèves courir ramasser des termites, un mets aussi prisé que les chenilles. La mission n'envisage pas à ce jour de les envoyer poursuivre des études à Bangui. «Les filles tombent enceintes dès qu'elles se rendent en forêt, alors imaginez là-bas !» s'exclame le père Adam. «Ils ne sont absolument pas capables de se défendre, même un vieux de 80 ans baisse la tête devant un enfant bantou, c'est inné», renchérit le père Anselme.

A 250 kilomètres au sud-ouest de la capitale, le village de Lokoumbe regroupe des hameaux disséminés. Le lieu s'est transformé en bastion musulman depuis qu'une mosquée, la seule en territoire pygmée, y a été





L'école de Belemboke, village essentiellement pygmée, n'accueille qu'une minorité d'élèves de cette communauté. Elle reproche aux parents de faire participer leurs enfants à la chasse et la cueillette, au détriment de leur scolarité.

construite il y a seize ans. Elle a été financée par l'AMA, l'Agence des musulmans d'Afrique, organisation à but humanitaire dont le siège se trouve au Koweït. On y accède par une route défoncée, soudain barrée par un poste de police. La guerre civile a rendu les frontières mouvantes... «Vous êtes désormais en territoire congolais, il vous faut un visa pour passer : la frontière a avancé de quinze kilomètres !» déclare un garde. Au-dessus d'une prairie d'herbes folles se dessine le croissant de lune de la mosquée. Inaccessible. «C'est scandaleux, les Congolais ont pris en otage notre seule mosquée !» s'insurge le chef du village, un Bantou qui se dit musulman. En veste léopard, il fait visiter sa vaste propriété, flanquée du drapeau centrafricain, où s'égaillent canards, poulets et... cochons. «J'espère que l'AMA reviendra et tiendra ses promesses, nous sommes sous-développés ici ! clame-t-il en désignant les huttes pygmées qui bordent la route. Il nous faut des écoles et des dispensaires.» Face à l'indifférence des pouvoirs publics, les habitants comptent sur les instances religieuses pour financer le développement.

Dans l'extrême sud du pays s'étend l'une des plus grandes forêts protégées d'Afrique centrale. La réserve spéciale de Dzanga-Sangha, créée en 1990, fait partie du complexe trinationnel du fleuve Sangha, 2,8 millions d'hectares de forêt primaire à cheval sur la Centrafrique, le Cameroun et le Congo-Brazzaville. Ici, 3 000 Pygmées bakas vivent encore en quasi-autarcie. Machette à la main et filet sur le dos, hommes, femmes et enfants avancent dans la jungle imprégnée de pluie. Kuru Mapoumba est né sur ces terres immenses il y a une quarantaine d'années. Son père, chaman et guérisseur de renom, l'a encouragé à continuer les migrations de chasse. La forêt résonne des «Ua ! Ua !» des chasseurs qui ont tendu leurs pièges entre les arbres et crient pour

rabattre les animaux. Un céphalophe est tué d'un coup de gourdin. Le quatrième depuis le début de la matinée. «C'est très rare, parfois il faut plusieurs jours», se réjouit Kuru. Sous cette canopée millénaire, où vivent éléphants, buffles et gorilles, protégés par le programme de conservation du World Wildlife Fund, les Bakas sont libres de circuler et de pratiquer une chasse de subsistance. Mais ils braconnent aussi des espèces protégées pour le compte des Bantous, qui les revendent au marché noir. Dans le village de Yandoumbé, à l'orée de la réserve, Louis Sarno, un ethnomusicologue américain de 63 ans qui partage sa vie avec les Bakas depuis trente ans, a organisé sous sa paillote une réunion de sensibilisation à ce fléau. «Non seulement vous êtes payés une pacotille pour braconner au fusil mais en plus vous acceptez que les Bantous vous battent si vous rapportez moins de prises que vous n'utilisez de cartouches !» tance-t-il en langue baka, foudroyant l'assemblée du regard.

Le soir va bientôt tomber sur le petit campement de chasse de Kuru Mapoumba. Chaque famille est assise devant son feu et prépare les plats de manioc et de feuilles de koko marinées. Sous la canopée trouée par les derniers rayons du soleil, il règne une sérénité du fond des âges. Bientôt, les chants polyphoniques prendront possession des âmes, et dans la nuit sans lune des silhouettes humaines parées de substances phosphorescentes issues des feuilles en décomposition viendront danser pour Boyobe, l'esprit de la chasse. Personne n'a jamais filmé ce rituel unique. Chorégraphie hallucinante, où les hommes invisibles dans la nuit se réincarnent en animaux, la cérémonie de Boyobe connecte l'humain à la nature, perpétuant la symbiose entre les Pygmées et leur forêt.

ALLISSA DESCOTES-TOYOSAKI



Oliver Cressin

TEDDY SEGUIN

Diplômé de l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles, ce Rouennais de 42 ans a d'abord été passionné par les océans et les marins qui pratiquent la grande pêche. Puis, de 2007 à 2009, il a séjourné en Centrafrique où il a porté son regard sur l'univers clos des communautés de Pygmées.

TROMPE- L'ŒIL

TOUS LES GRIS SONT DANS LA NATURE

DEUX ANNÉES DURANT, L'ALLEMAND TOM JACOBI
A PARCOURU LA PLANÈTE EN QUÊTE
DE PAYSAGES SPECTACULAIRES. MAIS AU LIEU DE
LES EXHIBER PARÉS DE LEURS COULEURS,
IL LES A PHOTOGRAPHIÉS AU MOMENT OÙ CELLES-
CI SONT INVISIBLES. UN TOUR DE MAGIE VISUEL.

PHOTOS **TOM JACOBI** TEXTE **VOLKER SAUX**



Le DeadVlei, ou «marais mort»,
est une cuvette d'argile blanche
cernée de hautes dunes, dans le désert namibien.
Ses acacias desséchés, aux troncs noirs
brûlés de soleil, dont certains ont
plus de 500 ans, sont les vestiges d'un temps
où coulait parfois ici une rivière.



PATAGONIE

Régulièrement, le front déchiqueté du glacier Perito Moreno libère de gros blocs dans le lac qui le borde.





NAMIBIE

Au point du jour, le site du SossusVlei, cuvette de sel et d'argile en plein désert, n'a pas encore sa célèbre teinte ocre.



Ce champignon rocheux est l'œuvre des vagues sur le rivage de Måløy, dans l'ouest du pays.



NOUVEAU-MEXIQUE

Dans les Bisti Badlands, terres sacrées des Indiens navajo, l'érosion a sculpté les rochers.

Le glacier du Vatnajökull cache des cavités spectaculaires, comme celle-ci, de 6 m de haut. On y accède en se glissant dans un petit trou.



ISLANDE

TROMPE-L'ŒIL





CALIFORNIE

Zabriskie Point, dans la Vallée de la Mort, est célèbre pour ses vagues de pierre, qui créent au lever du jour un jeu d'ombres irréel.

En allemand, l'aube se dit *Morgengrau*, le «gris du matin». Ce moment où la lumière pointe à peine, où les couleurs sont absentes, où tout est en nuances de gris. L'aube, c'est aussi l'heure qu'a privilégiée l'Allemand Tom Jacobi pour photographier la plupart des paysages de sa série *Grey Matter(s)* (un jeu de mots entre *grey matter*, «la matière grise», et *grey matters*, «le gris compte»). Ses images sont bel et bien des photos couleur, mais d'un monde en noir et blanc. Au-delà de l'illusion d'optique, l'objectif est aussi de capturer l'essence de ces lieux. Explications avec l'auteur.

GEO Votre dernière grande série remontait à la fin des années 1990. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous relancer ?

Tom Jacobi En février 2014, j'ai été invité à un voyage en Antarctique, souvent décrit comme le «continent bleu et blanc». Sur place, je me suis aperçu que c'était bien le cas... quand le soleil brille. Ce qui est rare. En hiver, il fait perpétuellement nuit et en été, comme lorsque j'y étais, le ciel est couvert. L'Antarctique devient alors une sorte de variation infinie de gris. C'était littéralement un monde sans couleurs, entre le noir et le blanc, avec toutes les nuances intermédiaires. C'était si beau que j'ai pris beaucoup de photos. A cela s'est ajoutée une autre raison. Pour mon précédent projet, *Where God Resides*, j'avais visité beaucoup de temples et de monastères. J'ai alors réalisé que, dans toutes les religions, on prie très tôt le matin, quand il fait encore sombre. Cela m'a fasciné. Beaucoup de moments clés des récits religieux ont aussi lieu à ces mêmes heures : Jésus est né puis ressuscité la nuit, l'archange apparaît à Mahomet la nuit... Toutes ces pensées m'ont donné l'idée de photographier le monde dans des circonstances où il n'y a pas de couleurs. J'en ai parlé autour de moi, et les bons retours m'ont encouragé à me relancer dans un projet d'ampleur, après quatorze ans d'abstinence !

Comment avez-vous choisi les sites photographiés ? Sur quels critères ?

Je cherchais des paysages ayant un côté intemporel et archaïque. Je voulais aussi

couvrir tous les continents et avoir une mosaïque de lieux différents. J'ai commencé par des semaines de recherche intense sur Internet, assis devant mon ordinateur. Je me suis retrouvé, par exemple, sur des forums de scientifiques échangeant sur telle formation rocheuse remarquable, dont je les suppliais de me donner les coordonnées GPS. J'ai rassemblé les lieux un à un, pour arriver à une quarantaine. Certains sont très connus, comme le Bryce Canyon aux Etats-Unis ou le Perito Moreno en Argentine, d'autres pas du tout. Ensuite, j'ai cherché pour chacun le meilleur moment pour y aller, selon la lumière que je voulais, la hauteur du soleil, éventuellement les marées... Puis nous nous sommes rendus sur tous ces sites, ma femme et moi. En tout, de l'Antarctique à la première exposition en février 2016, il s'est passé deux ans.

Comment avez-vous réussi ce tour de passe-passe : faire des photos couleur qui semblent être en noir et blanc ?

J'avais pensé photographier en noir et blanc à la manière du paysagiste Ansel Adams, mais cela ne collait pas à ma démarche qui était de travailler en couleur, mais sans couleurs. En Antarctique, mais aussi en Islande, c'était idéal : là-bas, tout est en nuances de gris. Dans d'autres lieux, je m'installais la nuit et je photographiais aux toutes premières lueurs du jour, à l'heure où il n'y a pas de couleur – et s'il en restait tout de même un peu, j'ai pu l'atténuer par la suite sur ordinateur. Enfin, une fois réa-

lisée la sélection finale des images, nous les avons toutes harmonisées en post-production afin qu'elles semblent issues du même univers chromatique. Ce qui importait pour moi, c'était que toutes les photos, même s'il leur restait encore une légère teinte, baignent dans la même ambiance. Mais il n'y a eu aucun photomontage, au sens où j'aurais pris un ciel ici, un rocher là...

Certaines photos ont-elles été particulièrement difficiles à prendre ?

Après l'Antarctique, je me suis rendu en Ecosse. Pour prendre la photo que j'avais



TOM JACOBI | PHOTOGRAPHE

Agé de 61 ans, installé à Hambourg, il a débuté sa carrière en 1977 à l'hebdomadaire Stern, couvrant l'actualité, la mode... Dans les années 1990, il a mené durant trois ans le projet *Where God Resides*, autour des lieux sacrés du monde. Sa deuxième grande série, *Grey Matter(s)*, dont les images sont présentées ici, a été réalisée entre 2014 et 2016. Elle a donné lieu à plusieurs expositions et à un livre.



en tête, je devais grimper sur une montagne. Il a fallu faire l'ascension cinq fois pour obtenir la bonne image ! En Islande, je voulais photographier un mont pointu qui sort de l'eau et s'y reflète – c'est le cliché qui fait la couverture de mon livre. Pour cela, la mer devait être totalement calme, ce qui est très rare. Nous sommes restés cinq jours à attendre, puis à nouveau trois jours, en vain. Une semaine plus tard, alors que nous étions sur la route de l'aéroport pour prendre l'avion à Reykjavik, nous avons vu pour la première fois la mer complètement lisse. Après avoir beaucoup hésité, nous avons annulé notre vol et sommes retournés sur les lieux. C'est alors que j'ai pu obtenir l'image à laquelle je pensais.

Avez-vous utilisé un matériel spécial pour obtenir ce résultat ?

J'ai réfléchi au départ à travailler en analogique, mais j'ai finalement choisi le numérique. Je trouvais la netteté du monde digital plus adaptée pour ce projet. J'ai utilisé un boîtier professionnel moyen format, un Pentax 645Z. J'ai toujours photographié en me servant d'un trépied, avec une sensibilité de 100 ISO, et souvent des temps d'exposition très longs, entre deux et vingt secondes, voire une minute. J'ai voulu avoir le moins de matériel possible car je savais que j'allais devoir tout porter une fois sur le site. Souvent, je n'emportais qu'un seul boîtier et deux ou trois objectifs, en me disant que si quelque chose cassait, je pourrais faire demi-tour.

« J'AI VOULU
METTRE DE
CÔTÉ CE
CLOWN
QU'ON
APPELLE LA
COULEUR,
POUR NE
MONTRER DE
LA TERRE QUE
L'ESSENTIEL »

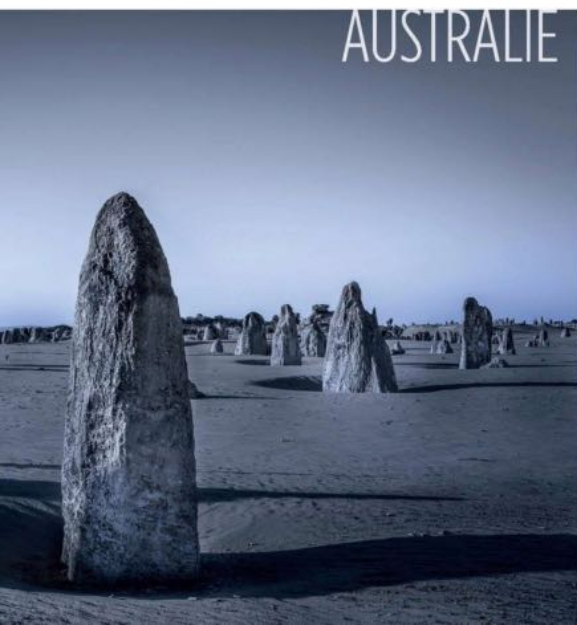
Qu'apporte dans notre perception le fait de voir ces paysages en niveaux de gris ?

Je dis toujours que la couleur est une illusion subjective. Elle naît, via nos yeux, dans notre cerveau. Mais je ne vois pas le même rouge que mon voisin, et chaque chien, insecte ou chimpanzé voit le monde dans d'autres couleurs que nous. Mon but était de photographier en couleur, mais tout en éliminant ce saltimbanque, ce "clown" qu'est la couleur. Mettre de côté cet élément criard, et ainsi réduire à nouveau la Terre à son essence. Je suis alors arrivé à ce gris, avec toutes ses nuances possibles. J'ai aussi voulu renvoyer à l'idée que nous autres humains, même si nous aspirons à la lumière et aimons le soleil, sommes des enfants de l'obscurité – nous sortons d'un ventre sombre, les éléments clés de nos religions se déroulent la nuit... Ce monde de l'obscurité, sans couleurs, semble avoir pour nous une grande signification spirituelle. Ce qui m'intéresse en premier lieu ici, c'est la spiritualité du gris qui permet de ramener à l'essentiel tout ce que l'on regarde. Cela a quelque chose de très contemplatif. Lors d'une exposition à Berlin, j'ai surpris une femme en train de pleurer devant l'une de mes photos. Elle m'a expliqué que l'image l'avait touchée car la Terre devait avoir été ainsi avant que l'homme ne vienne tout chambouler. Je me suis alors dit que j'avais réussi par mes photographies à capter l'énergie des lieux et à la restituer dans l'espace de l'exposition.

Depuis Grey Matter(s), vous continuez à vous intéresser au monde sans couleurs...

Après l'ouverture de l'exposition en 2016, ma femme et moi sommes partis pour le Japon afin d'entamer un nouveau projet. Un an et demi plus tard, je viens tout juste de le terminer. C'est une série intitulée *Into The Light*, pour laquelle j'ai de nouveau photographié des paysages archaïques et intemporels du monde entier, en couleur mais toujours sans couleurs, avec cependant une approche différente de *Grey Matter(s)*. C'est comme une suite, mais en plus clair : cette fois, l'accent est mis sur le blanc, une couleur importante dans presque toutes les religions. Les paysages sont dominés par ce blanc ou photographiés avec une lumière très claire. Ils révèlent ainsi leur pouvoir immortel, reflétant notre aspiration à la pureté, au bien et à l'illumination. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR VOLKER SAUX



Ces monolithes de calcaire du désert des Pinnacles (parc national de Nambung, côte ouest), ont été photographiés avant l'aube. La zone compte des milliers de formations de ce type.

RETOUR AUX SOURCES

UN PAYS BALAFRÉ DANS L'OBJECTIF

LE PHOTOGRAPHE FLAMAND STEPHAN VANFLETEREN,

48 ANS, A SILLONNÉ SA BELGIQUE NATALE

POUR RÉALISER DIVERS REPORTAGES

DOCUMENTAIRES. A LA CLÉ, DES PORTRAITS ET

DES PAYSAGES URBAINS DANS LEUR VÉRITÉ CRUE, QUI

FORMENT UNE ŒUVRE PUISSANTE ET RADICALE.

PHOTOS **STEPHAN VANFLETEREN** TEXTE **LAURENCE MAUNOURY**



Stephan Vanfleteren / Paris-Rue

Ici, les prostituées ont pignon sur rue.
A Saint-Trond, à une trentaine de kilomètres
de Liège, une route nationale a été
rebaptisée «chaussée d'amour».
Une cinquantaine de clubs de strip-tease
et de bars à prostituées s'y alignent,
(sur l'image, le Crazy Love). Travailler dans
une «maison de débauche» est une activité
légale – et florissante – en Belgique.





Theofiel (page de gauche), dans le Pajottenland, au sud-ouest de Bruxelles, a toujours vécu seul dans sa ferme où il élevait vaches, chevaux et cochons. A la fin de sa vie, bien qu'affaibli, il s'est battu pour conserver son exploitation.

Un prisonnier à Anvers (ci-dessous) parle avec ses mains de son besoin d'amour et, peut-être, de son manque de chance au poker (image tirée d'un reportage pour le quotidien flamand *De Morgen*, en 2001).

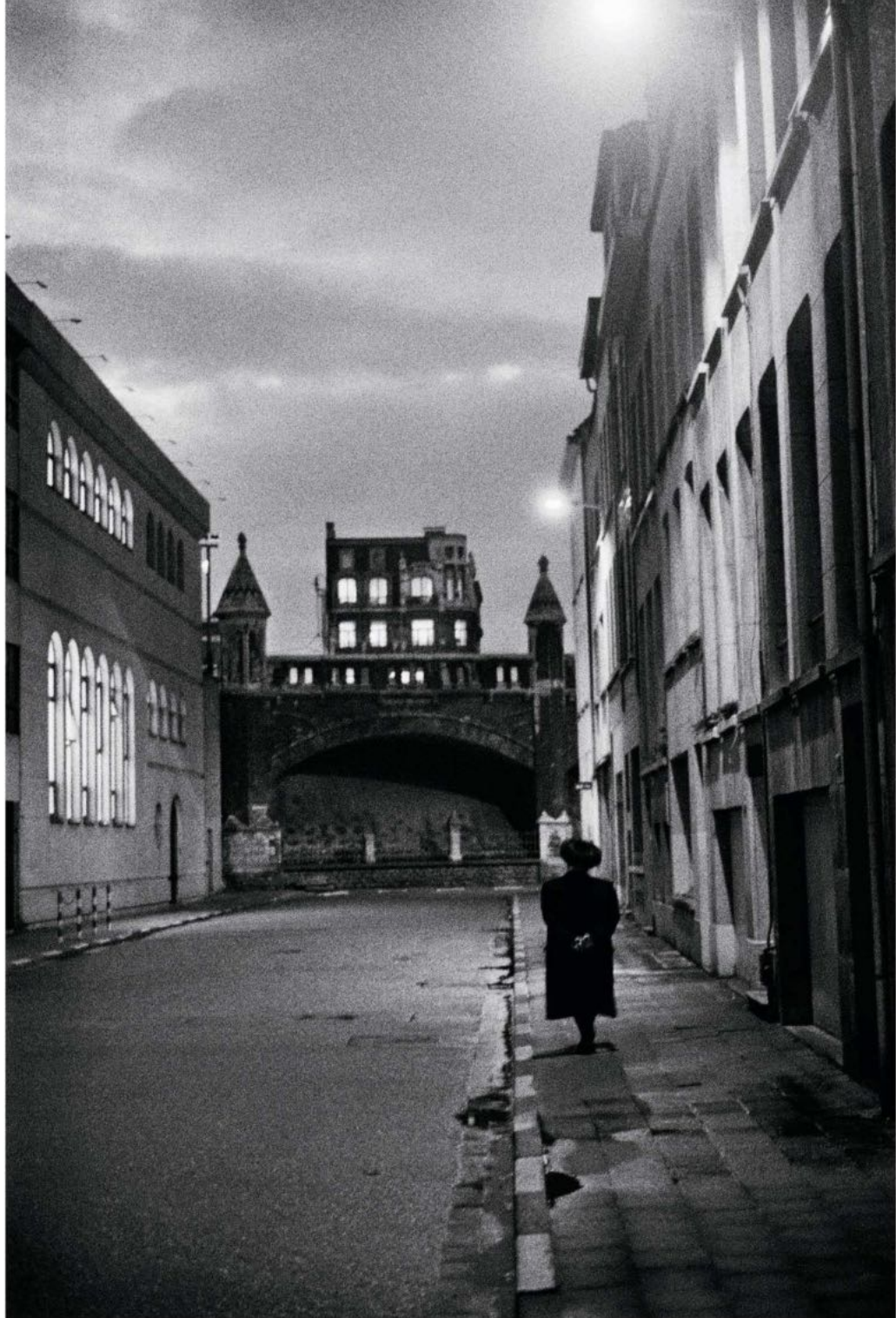
Les petits portraits ci-contre et pages suivantes sont issus de la série *Facing Stories*, qui montre la pauvreté, la rudesse de ce que l'on peut voir derrière certains murs et l'isolement des habitants.





Les cheminées d'une centrale nucléaire, des bâtisses d'un autre âge... Au centre d'un vaste bassin houiller, voici la wallonne Charleroi (ci-dessous) en 1998. Stephan Vanfleteren a réuni ses photos de cette cité industrielle dans un livre, *Charleroi - Il est clair que le gris est noir* (éd. Hannibal), testament visuel d'une ville délabrée. Autre décor, celui d'une rue d'Anvers (à droite), où passe un juif orthodoxe. La communauté hassidique reste présente dans le fameux quartier des diamantaires de cette ville portuaire flamande, même si elle est aujourd'hui supplantée par des Indiens de l'Etat du Gujarat. Ci-dessus : trois portraits extraits de *Facing Stories* (voir page 105).









Carmen (à gauche) dirigeait un cabaret de travestis, le Casa Gold, dans la Louis De Smetstraat, à Gand. «L'endroit était fréquenté par toutes sortes de gens, hommes, femmes, étudiants, qui aimaient faire la fête, boire un verre, assister au spectacle, explique Stephan Vanfleteren. Et discutaient dans le dialecte néerlandais spécifique de cette ville à la vie culturelle intense.»





Portes murées, volets fermés, rideaux de fer définitivement baissés, affiches hors d'âge (page de gauche, à Bruxelles)... Stephan Vanfleteren a photographié ces abandons et disparitions urbaines pendant dix ans en se promenant à Charleroi, Gand, Bruges, Namur... Il a réuni ces témoignages mélancoliques dans son livre *Façades & Vitrines* (éd. Hannibal, 2015).

A Madonna, près de la frontière française (ci-contre), une statue illuminée de la Vierge veille sur un rond-point désert.

Ci-dessus : trois portraits extraits de *Facing Stories* (voir page 105).







Les images du photographe parlent d'elles-mêmes, comme celle de ces trois femmes, bien droites sur leur chaise, qui attendent le passage d'une procession religieuse à Poperinghe, en Flandre-Occidentale (page de gauche).

Ci-contre : trois portraits extraits de *Facing Stories* (voir page 105) Ce travail, qui souligne la mise à l'écart d'une partie de la population, incapable de s'adapter au monde contemporain, a été présenté, en compagnie de l'œuvre de neuf autres photographes internationaux, dans l'exposition « Récits d'une mondialisation » à Genève, en Suisse, en 2003.



Stephan Vanfleteren

STEPHAN VANFLETEREN

Après avoir étudié la photo à l'Institut Saint-Luc de Bruxelles, ce Flamand a travaillé pour le quotidien *De Morgen*. Il documente maintenant conflits et vie quotidienne dans de nombreux pays : Etats-Unis, Brésil, Afghanistan, République démocratique du Congo, Botswana...



BEAUTÉ NATURE

DES ANIMAUX EN MAJESTÉ

LE BRILLANT OU LE RUGUEUX D'UNE ÉCAILLE,
LE VAPOREUX D'UN PELAGE OU D'UNE
CRINIÈRE... POUR CERTAINS PHOTOGRAPHES
ANIMALIERS, LE NOIR ET BLANC SUBLIME LES
MATIÈRES ET ACCENTUE LES CONTRASTES.
RENCONTRE AVEC UNE FAUNE MONOCHROME.

TEXTE **LAURENCE MAUNOURY**



M.C. Denis-Huot / Naturagency

Impavide et serein, ce lion trône
sur un kopje (bloc rocheux
granitique) dans la réserve de
Masai-Mara, au Kenya.
Il y a quelque chose d'éternel dans
son attitude, magnifiée par le
traitement en noir et blanc qu'ont
choisi les Français
Christine et Michel Denis-Huot.





Ronde comme la lune. Le portrait de cette tortue géante des Galápagos a été intitulé *Full Nature*, en référence à la pleine lune (*full moon*). L'animal quasi centenaire a l'habitude de se prélasser dans un bain de boue, et c'est là que le photographe Chris

McCann a attendu, à genoux, qu'elle lui présente son meilleur profil. «Le noir et blanc m'a permis de mettre l'accent sur le moindre détail de sa carapace», explique Chris.





Un bel effet de crinière ébouriffée. Cet étalon autrichien qui se cabre est un noriker, une race ancienne de cheval de trait. «Parce qu'il allie la force et la grâce, le cheval est un sujet idéal pour le noir et blanc, expliquent les photographes Marie-Luce

Hubert et Jean-Louis Klein. L'absence de couleur permet d'aller à l'essentiel : le mouvement des crins indique la vitesse et la courbure de l'encolure devient une sculpture.»




Le ciel sur la tête. Les cornes de ce bouquetin des Alpes semblent toucher les nuages. Pour sa série sur les chèvres sauvages, le Français Léo Gayola a choisi la couleur. Mais, insatisfait du résultat pour cette image, il l'a convertie en noir et blanc.

Magique ! L'ambiance pesante de ce jour-là s'est révélée dans toute sa puissance : la matière du ciel avec ses nuages bas, celle de la roche et des cimes enneigées au lointain...



BEAUTÉ NATURE





Pas de deux. Poussés par la curiosité et la faim, cette ourse polaire du Svalbard et son ourson se sont approchés du bateau à l'arrêt où se trouvait Eilo Elvinger et se sont mis à lécher la neige salie du rivage. «Le noir et blanc permet de montrer les traces

de la moindre pollution sur la nature immaculée, explique la photographe. Et le cadre serré sur les pattes d'exprimer combien les lieux encore préservés sur Terre rétrécissent.»





Un bouquet de longs cous. Christine et Michel Denis-Huot observaient un groupe de girafes qui jouaient dans la réserve de Masai Mara, au Kenya, quand le fameux «instant décisif» cher à Cartier-Bresson s'est présenté : «Elles dessinaient comme un

ballet avec des mouvements au ralenti, et soudain, ces trois-là se sont figées», se souviennent les photographes, qui ont préféré le noir et blanc pour souligner la grâce des trois déesses.





Duel de lièvres dans la nuit. Un halo de lumière autour de ces deux combattants laisse deviner leur pelage d'hiver blanc. A la recherche de nourriture ou d'une femelle, ces mammifères surtout nocturnes se montrent très belliqueux. «J'ai passé de nombreux printemps dans les montagnes du centre de la Norvège avant de saisir ce moment rare, dans un tourbillon de neige», se souvient le photographe animalier Erlend Haarberg.

L'ACTU DE LA





SUR L'ÎLE AUX YEUX ÉTEINTS

Certains habitants de Pingelap, un atoll de Micronésie, souffrent d'un mal congénital rarissime qui affecte leur vision : ils sont aveugles aux couleurs. Ils vivent entourés de cocotiers et d'eau turquoise, mais leur paradis a les tonalités étranges de l'enfer.

PHOTOS **SANNE DE WILDE** TEXTE **SÉBASTIEN DESURNONT**

La photographe a tenté de représenter les paysages de cette île du Pacifique comme les voient ses habitants atteints d'achromatopsie, une forme extrême de daltonisme.



Clignements répétitifs, plissements des yeux et oscillations saccadées du globe oculaire.

SANS COULEUR, COMMENT VOIENT-ILS LE



Le jour, les malades d'achromatopsie ont développé des stratégies réflexes pour fuir le soleil.

MONDE, SES TEINTES ET SES OMBRES ?

Sur l'île, la proportion
d'achromates atteint des
records. Cette affection
congénitale se caractérise
par une hypersensibilité
à la lumière dès le plus
jeune âge. Ce n'est qu'au
crépuscule que les
habitants, surtout les
enfants, peuvent profiter
de la vie, jouer et pêcher.



LOIN DE LA MORSURE DU SOLEIL, ICI, C'EST LA NUIT QU'IL FAIT BEAU







Le ciel radieux entrecoupé de beaux nuages, le camaïeu des verts de la mangrove, le blond

DANS CET ANTIPODE TROPICAL,



du sable et le turquoise du lagon... Sur Pingelap, tout ou presque a perdu sa teinte originelle.

LA PALETTE S'EST À JAMAIS BROUILLÉE



La photographe Sanne De Wilde a souvent utilisé le procédé de l'infrarouge, dont on sait que

À LEURS YEUX, LES FEUILLES DES ARBRES



le rendu est proche de la vision des achromates au crépuscule, quand de légères teintes, enfin, leur apparaissent, après une journée monochrome.

SEMBLENT COUVERTES DE GIVRE



Pour faire comprendre l'univers
étrange et décalé des
achromates, Sanne De Wilde
a fait coloriser à l'aquarelle
des photos en noir et blanc par
des personnes, aux Pays-Bas,
affectées par cette anomalie.

C'est une île où l'on voit parfois la vie en rose. Mais le plus souvent, c'est en anthracite et blanc. Selon la lumière, le paysage se couvre d'une poudre phosphorescente, comme irradié, ou d'une chaux laiteuse, tel un dessin au pastel. Le long de la plage, la mer a des bleus qui ne ressemblent pas à ceux du Pacifique mais plutôt à de mé-

chantes ecchymoses. Dans le grand vide océanien, l'île de Pingelap (moins de deux kilomètres carrés de terre émergée à marée haute) cache derrière sa barrière de corail un effrayant secret.

Dans ce confetti de Micronésie, une proportion importante de la population souffre de la forme de daltonisme la plus violente et la plus rare : l'achromatopsie, une déficience quasi totale de perception des couleurs. Alors que cette maladie touche moins d'un individu sur 50 000 dans le monde, dans cet atoll oublié mais aussi sur quelques cailloux voisins, dont l'île de Pohnpei où des habitants de Pingelap migrèrent il y a un demi-siècle, la statistique s'affole : on

répertorie au moins 250 personnes, soit 10 % de la population de l'archipel, souffrant de cette étonnante cécité à la couleur. Si bien que les autochtones ont même forgé un mot spécifique pour décrire ce terrible handicap : *maskum*, littéralement «les yeux éteints».

A l'origine de ce mal endémique, un cas qui passionne les scientifiques depuis plusieurs décennies. En 1775, un typhon ravagea l'île, rasa ses cultures, ses maisons, ses forêts, et tua la majorité des 1 000 habitants. Sur la vingtaine qui survécut, peu d'hommes, dont Mwahuele, roi de Pingelap. Une force de la nature mais, hélas, porteur du gène de l'achromatopsie. Le souverain mit toute sa vigueur au service de son île, engrossant la plupart des survivantes, dont quelques-unes probablement aussi porteuses de l'anomalie. Pingelap se repeupla ainsi dans la consanguinité. Les premiers cas de *maskum* chez les descendants du roi ne remonteraient qu'à 1820, mais depuis le mal frappe chaque génération. Touché par cette dégénérescence incurable, le sujet devient dès son plus jeune âge hypersensible à la lumière, puis il passe le reste de son existence à fuir la morsure du soleil. Un calvaire. De jour, la maladie ne donne à voir que des nuances grisâtres. Au

crépuscule, certains de ces malvoyants disent ressentir parfois la joie fugace d'entrevoir un semblant de couleur : là, peut-être un mauve flétri, ici, quelque chose qui s'approche du jaune crème, ailleurs ce que le daltonien pense être un rose de barbe à papa ou encore un magenta délavé... Mais le reste du temps, le daltonien de Pingelap doit se contenter d'imaginer les nuances du monde. C'est ce fossé entre la réalité éclatante des tropiques et une vie amputée de sa chromie qu'a exploré la photographe belge Sanne De Wilde, 30 ans. «Pour qui ne peut la voir, la couleur est un concept abstrait, rappelle-t-elle. Lorsqu'on travaille sur l'image et le regard comme

Sanne De Wilde a surtout produit des photographies à l'infrarouge, dont le rendu est proche de la vision des achromates au crépuscule. Mais elle a aussi demandé à d'autres personnes atteintes de l'anomalie, aux Pays-Bas, de coloriser des clichés en noir et blanc. Un travail de dialogue et de pure création : il s'agissait pour le malvoyant de choisir la teinte dans une palette d'aquarelle qu'il ne pouvait décrypter. «J'ai parlé avec les gens pour comprendre leur ressenti, se souvient la photographe. Mais ces images ne prétendent pas dévoiler la façon dont ils voient le monde : j'essaie juste de montrer qu'il y a mille façons de voir.» Exposé dans de nom-

UN SYNDROME MYSTÉRIEUX QUI PLONGE SES VICTIMES DANS UN MONDE ONIRIQUE

moi, raconter ce monde-là représente un enjeu passionnant.» Des questions lancinantes se sont imposées à Sanne : et si les achromates repeignaient le paysage, comment colorieraient-ils les arbres, la mer, eux-mêmes et leur entourage ? Mais ce n'est pas tout. «Je m'intéresse depuis longtemps aux mystères des anomalies génétiques, à la manière dont cela impacte la vie des personnes touchées et comment cela affecte les communautés au sein desquelles elles évoluent», explique Sanne De Wilde.

«Mes images essaient de montrer qu'il y a mille façons de voir»

Elle s'est notamment fait connaître avec une série choc réalisée dans la province chinoise du Yunnan, au cœur d'un improbable parc d'attractions fondé en 2009 où soixante-dix-sept adultes de petite taille s'exhibent devant des touristes hilares. La jeune Belge a aussi rapporté d'un voyage aux Samoa les images d'une communauté où vit une importante population d'albinos. Sa démarche est toujours la même : faire en sorte que son regard de photographe devienne aussi celui des sujets qu'elle photographie. Une mise en abîme fascinante et une gageure quand il s'agit de pénétrer l'univers du daltonisme. En Micronésie,

breuses villes d'Europe, ce «voyage en Daltonie» est l'objet d'un livre, dont le titre *The Island of the Colorblind* (éd. Hannibal, 2017), «l'île des daltoniens», rend hommage au travail mené par l'écrivain, anthropologue et neurologue américain Oliver Sacks. A la fin des années 1990, celui-ci se rendit dans l'atoll micronésien et en tira un récit, *L'île en noir et blanc* (éd. Seuil, 1997). Il rappelait que l'achromatopsie est là-bas regardée comme une malédiction et qu'elle est à l'origine d'innombrables mythes. A Pingelap, on a en effet longtemps cru que ce mal ne touchait que les insoumis et les marginaux. Des légendes racontent qu'il était dû à une femme enceinte ayant jadis «marché le long de la plage en plein milieu du jour» – ce qui sous ces latitudes mérite bien une punition divine ! Pourtant, dans les photographies de Sanne De Wilde, ces mystères se changent en poésie. Le monde des aveugles à la couleur est onirique et cotonneux. On pense alors à ce «grand dérèglement de tous les sens» que réclamait Rimbaud dans sa lettre dite «du voyant». «Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort», écrivait le poète, montrant le chemin à suivre pour devenir visionnaire. ■

SÉBASTIEN DESURMONT



Pat De Wilde

SANNE DE WILDE
Avec son livre *The Island of the Colorblind* (éd. Hannibal), «l'île des daltoniens», la photographe anversoise, 30 ans, poursuit une œuvre atypique interrogeant notre regard sur l'anormalité. Son travail a été exposé aux Rencontres d'Arles en 2017.



Exposée à la BnF, la série de Jérôme Brézillon présente les lieux de villégiatures préférés des Français. Ici, la grande dune du Pyla (Gironde), en 2008.

EXPOSITION

L'ALBUM PHOTO DE LA FRANCE

Depuis le milieu des années 1980, les plus grands artistes ont parcouru le territoire français, leur objectif en bandoulière. Une rétrospective-événement à la BnF retrace cette odyssée.



Paysages français, BnF François Mitterrand, à Paris. Jusqu'au 4 février. Contact : bnf.fr

Comme en peinture, le paysage est devenu un genre photographique à part entière. En France, les commandes publiques ont joué un rôle décisif, avant d'être relayées par d'autres démarches, autofinancées. Pour la première fois, la BnF rassemble 1 000 tirages de 160 auteurs qui ont œuvré pour ces missions photographiques, de 1984 à nos jours, de l'initiative de la Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire (DATAR) au projet *La France vue d'ici*, mené par Mediapart et le festival ImageSingularités. Un voyage extraordinaire à travers le pays, ses cités-dortoirs, ses campagnes et ses montagnes. «Débutants ou célèbres, les artistes ont chacun choisi leur sujet et affiché leur singularité», remarque la commissaire de l'exposition, Raphaële Bertho. Raymond Depardon, par exemple, donne une vision sans complaisance de la ferme du Gare, celle de sa famille, à Villefranche-sur-Saône : un lieu où le dépouillement règne.

Après 1993, suite à l'adoption de la loi dite «paysage» visant à protéger et mettre en valeur des territoires «remarquables par leur intérêt paysager», des photographes avaient été invités à constituer la mémoire de ce patrimoine. Chacun avec sa sensibilité. Certains furent chargés d'en souligner la beauté intemporelle. Dans sa série sur le littoral,

le Belge Harry Gruyaert représente ainsi une baie de Somme estivale, les cabines de bain aux teintes acidulées. D'autres devaient mesurer, à l'inverse, la transformation des sites, en reprenant le même cliché à plusieurs années d'intervalle. «Ce protocole scientifique contraignant a souvent été érigé en dispositif artistique», explique la commissaire. Ainsi, Bertrand Stofleth et Geoffroy Mathieu, qui ont documenté un sentier des faubourgs de Marseille, ont réalisé trente prises de vue et en ont confié soixante-dix à des riverains pour obtenir une pluralité de regards.

A partir des années 2000, les artistes ont intégré les habitants aux espaces jusqu'alors vides. Dans son installation, Sophie Zénon a superposé le profil de son père enfant à des instantanés de la forêt des Vosges où il a grandi. Et les témoignages des occupants des lieux ont souvent été réunis dans de petits textes ajoutés dans les marges des différents panoramas. Certains photographes ont ainsi cherché à rendre attachantes des zones mal-aimées en les humanisant, comme Bruno Boudjelal qui a choisi de montrer une banlieue de Seine-Saint-Denis à travers les yeux d'une mère préparant une fête ou d'un musulman prêt à la prière. Une façon d'affirmer que tout lieu a une âme.

■
FAUSTINE PRÉVOT

LIVRE

LE PHOTOREPORTAGE DANS LA PEAU



Pure Colère,
de Camille Lepage,
éd. La Martinière, 30 €.

En 2012, la jeune Angevine Camille Lepage s'est installée comme reporter indépendante à Juba, la capitale du Soudan du Sud, pour suivre les premiers pas de ce pays qui venait de conquérir son indépendance. Deux ans plus tard, elle est morte à 26 ans parce qu'elle avait le photojournalisme dans la peau. Après le Soudan du Sud, Camille avait couvert les guerres civiles au Soudan voisin et en République centrafricaine. C'est là qu'elle a été tuée d'une

balle dans la tête par des rebelles armés. Sa mère et ses amis photographes ont récupéré les images stockées sur ses disques durs pour publier ce livre en son hommage. Journalistes, humanitaires et diplomates y dépeignent avec tendresse et honnêteté cette jeune femme prête à prendre tous les risques pour informer. Jean-François Leroy, directeur du festival Visa pour l'image, raconte avoir formulé des critiques sur ses premiers clichés («trop de portraits face

caméra») à une Camille avide de conseils. Laquelle, peu à peu, avait trouvé la bonne distance avec ses sujets, sachant saisir les instants révélateurs du quotidien. Un couple sud-soudanais se tenant par la main au milieu des cendres de son village bombardé par Khartoum ou ces réfugiés d'une paroisse de Bangui qui rappellent l'affiche représentant la Cène sous laquelle ils sont réunis. Un journalisme de terrain qui s'arrête sur ceux qu'on ne regarde plus.

F. P.

EXPOSITION

PASCAL MAITRE MET L'AFRIQUE EN LUMIÈRE

Le Béninois Joseph Honnon a la métaphore assassine : «A partir de 19 heures, nous sommes enfermés dans un tombeau.» L'électricité n'arrive pas jusqu'à son petit village d'Adido, dans le sud du pays. Et il n'est pas le seul dans ce cas : 70 % de l'Afrique subsaharienne est plongée dans le noir à la nuit tombée. Le reportage au long cours de notre collaborateur Pascal Maitre, présenté à la Maison européenne de la photographie (MEP), à Paris, donne un aperçu de l'âpreté de cette vie au cœur des ténèbres, du Sénégal à Madagascar. Certains hameaux, totalement éteints, sont déserts : après le coucher du soleil, plus personne ne sort. Pour les autres, tout se passe dans le faible halo d'une lampe à pétrole toxique. Les enfants essaient de se concentrer sur leurs devoirs. On

fait ses courses sur les marchés qui se tiennent tous les soirs, faute de frigos pour conserver la nourriture. Et les mères accouchent comme elles peuvent, les dispensaires étant privés de courant. En ville, des femmes vendent de l'essence de contrebande pour alimenter les générateurs, lors des opérations de délestage, rebaptisées «détections», orchestrées réguliè-

ment par les compagnies d'électricité. Loin des coûteuses centrales thermiques et autres barrages hydroélectriques, des solutions utilisant les énergies renouvelables se font jour : lampes solaires, panneaux photovoltaïques, fermes éoliennes... Ces initiatives lumineuses laissent espérer que l'Afrique vivra bientôt une deuxième vie, après le crépuscule.

F. P.

Quand l'Afrique s'éclairera, de Pascal Maitre, MEP, à Paris, jusqu'au 7 janvier. Puis au festival Etonnants Voyageurs, à Saint-Malo, du 19 au 21 mai. Livre, éd. Lammerhuber, 50 €.

A Porto-Novo, au Bénin, ces enfants révisent leurs leçons, le soir, à la lueur d'une lampe à pétrole aux fumées toxiques.



Pascal Maitre / Contrasto



Abonnez-vous sur www.prismashop.fr

et profitez de **-10% de réduction** avec le code **GEOHSVIP**



LE COUP DE CŒUR DE GEO

PÊCHEURS DES GLACES PAR ALEKSEY KONDRATYEV



La scène évoquait pour lui une sculpture sur fond blanc : l'hiver dernier, le Kirghiz Aleksey Kondratyev, 24 ans, était en reportage dans le nord du Kazakhstan quand il a croisé des hommes qui, comme celui-ci, pêchaient sur une rivière gelée, par -40 °C. Frappé par l'aspect esthétique de leurs frêles protections, de simples sacs en plastique, il a choisi d'en faire le sujet principal de sa série, à travers des images conceptuelles et colorées.

1968, UNE ANNÉE RÉVOLUTIONNAIRE

50 ANS SE SONT ÉCOULÉS
DEPUIS 1968, CETTE ANNÉE
SI PARTICULIÈRE QUI A
MARQUÉ L'HISTOIRE.

De l'assassinat de Martin Luther King
aux grèves de mai 68, c'est d'abord
l'année des bouleversements politiques
et sociaux.

Culturellement, le film *Hair* incarne la
culture hippie, et *2001 : L'odyssée de l'espace*
une certaine représentation de l'avenir,
tandis que le rock de Jimmy Hendrix
tourne en boucle.



Un livre anniversaire
pour revoir et comprendre.

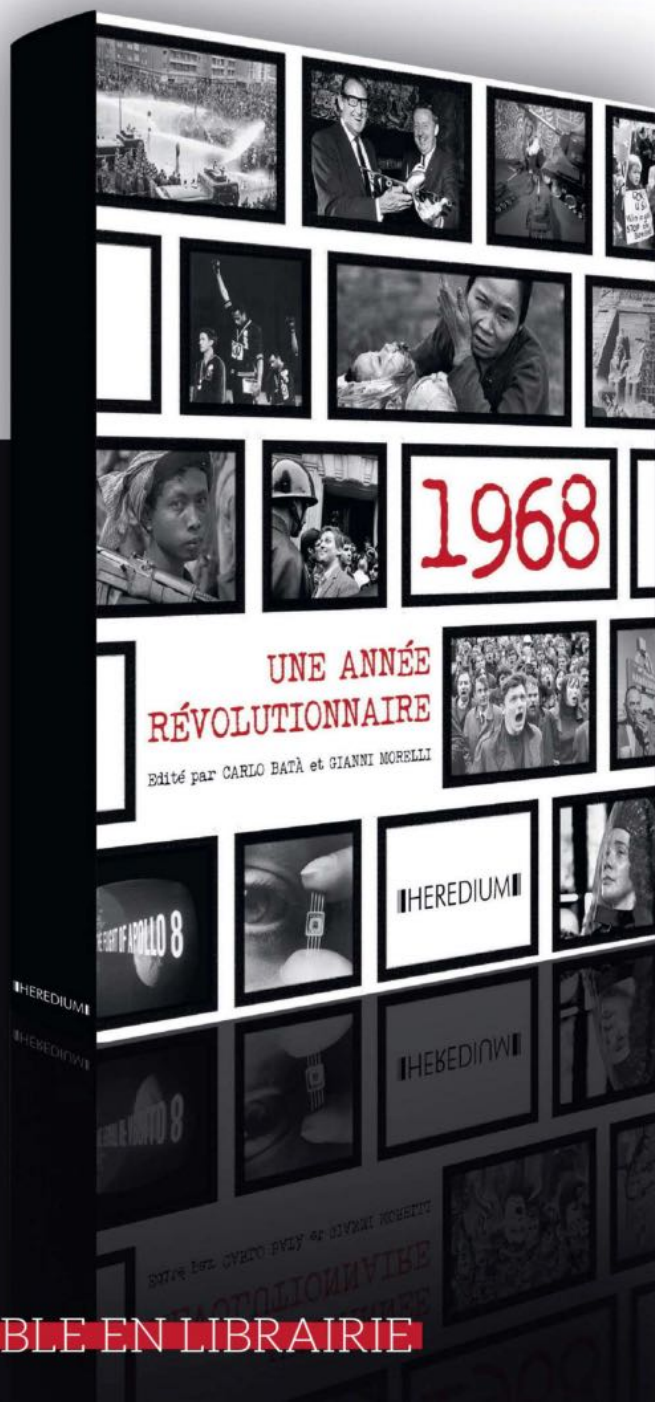
224 PAGES 35 €

HEREDIUM

au catalogue des

EDITIONS PRISMA

 www.editions-prisma.com 



DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

GEOCOLLECTION

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45

RÉDACTEUR EN CHEF : Eric Meyer

SECRÉTARIAT : Corinne Barougier

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE : Catherine Segal

DIRECTRICE ARTISTIQUE : Delphine Denis

DIRECTRICE PHOTO : Magdalena Herrera

RÉDACTRICE PHOTO : Nataly Bideau

PREMIÈRE SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Laurence Maunoury

PREMIÈRE RÉDACTRICE-GRAPHISTE : Christelle Martin

GEOFR ET RÉSEAUX SOCIAUX :

Mathilde Saljougui, chef de service ; Léa Santacroce, rédactrice ;
Elodie Montréer, cadreuse-monteuse ; Claire Brossillon, community manager

ONT CONTRIBUÉ À LA RÉALISATION DE CE NUMÉRO :

Anne Doublet, Hugues Piolet, Miriam Rousseau

FABRICATION : Stéphane Roussiès

Magazine édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans,
ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.
Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.
et Gruner und Jahr Communication GmbH.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Rolf Heinz

DIRECTRICE EXÉCUTIVE PÔLE PREMIUM : Gwendoline Michaelis

DIRECTRICE MARKETING ET BUSINESS DÉVELOPPEMENT : Julie Le Floch-Dordain

CHEF DE GROUPE : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

DIRECTEUR EXÉCUTIF PRISMA MÉDIA SOLUTIONS : Philipp Schmidt (5188)

DIRECTRICE EXÉCUTIVE ADJOINTE PMS PREMIUM : Anook Kool (4949)

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ PMS PREMIUM : Thierry Dauré (6449)

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE (OPÉRATIONS SPÉCIALES) : Viviane Rouvier (5110)

DIRECTEUR DE PUBLICITÉ : Arnaud Maillard (4981)

DIRECTRICES DE CLIENTÈLE : Evelyne Allain Tholy (6424),
Amandine Lemaigren (5694), Sabine Zimmermann (6469)

DIRECTRICE DE PUBLICITÉ, SECTEUR AUTOMOBILE ET LUXE : Dominique Bellanger (4528)

RESPONSABLE BACK OFFICE : Katell Bideau (6562)

RESPONSABLE EXÉCUTION : Rachel Eyango (4639)

ASSISTANTE COMMERCIALE : Catherine Pintus (6461)

DIRECTRICE DES ÉTUDES ÉDITORIALES : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

DIRECTEUR MARKETING CLIENT : Laurent Grolée (6025)

DIRECTRICE DE LA FABRICATION ET DE LA VENTE AU NUMÉRO : Sylvaine Cortada

DIRECTION DES VENTES : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674)

IMPRESSION : Imprimerie Pollina, Z.I. de Chasnais - 85407 Luçon.

©Prisma Média 2017. Dépôt légal : décembre 2017. Diffusion Presstalis-SSN : 1956-7855.
Création : janvier 2012. Numéro de commission paritaire : 0913 K 83550.

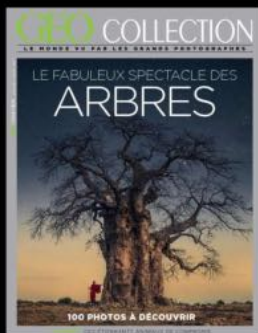
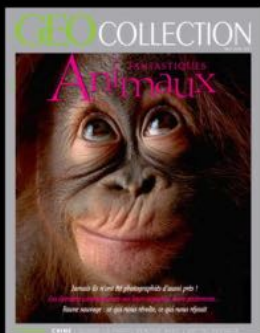
Provenance du papier : France. Taux de fibres recyclées : 0 %.

Eutrophisation : P_{tot} 0,01 kg/to de papier.



ARP
Notre publication
adhère à
et s'engage à suivre ses recommandations en faveur
d'une publicité loyale et respectueuse du public.
Contact : contact@arp.org ou ARP
11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris

LE MONDE VU PAR LES GRANDS PHOTOGRAPHES



prismashop.fr



L'INSTANT
CHANEL